LE CERCLE

OU

LA SOIRÉE A LA MODE

COMÉDIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE

ET EN PROSE

Représentée pour la première fois, par les Comédiens français ordinaires du Roi
le 7 Septembre 1764,

REPRISE, EN MATINÉE, A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le Dimanche 6 Février 1887.

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Quinze exemplaires de luxe numérotés à la presse

5 sur papier du Japon (Nº 1 à 5).

10 sur papier vergé de Hollande (Nº 6 à 15).

LE CERCLE

OU

LA SOIRÉE A LA MODE

COMÉDIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE

ET EN PROSE

PAR

POINSINET

Nouvelle édition, conforme au manuscrit original

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE

PAR

AUGUSTE VITU

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1887

POINSINET

SA VIE ET SES ŒUVRES

I

Pauvre petit Poinsinet! Malheureuse victime d'une coterie de mauvais plaisants, qui inventèrent pour toi (à ce qu'on assure, je n'en crois rien) les mots de mystification, de mystificateur et de mystifié [1]! On n'a pas idée

1. On considère le premier, il faudrait dire le second exemple authentiquement daté de cette série de mots, comme étant fourni par la lettre de Grimm du 15 septembre 1764, où il est question de Poinsinet : « Ses amis appelaient cela mystifier un homme, et lui donnèrent le surnom de mystifié, terme qui n'est pas français, qui n'a point de sens, et qui, inventé et employé par certaines gens, ne mériterait pas d'être remarqué, si M. d'Eon ne l'avait employé en dernier lieu dans sa fameuse et étrange apologie. »

On doit se méfier de ces dates fixes, attribuées à des mots qui généralement remontent beaucoup plus haut que leur premier emploi littéraire, Un exemple curieux. Victor Hugo se flattait, dans *les Misérables* (t. VII, p. 37) d'avoir introduit dans la langue littéraire le mot *gamin*, qu'il imprima dans *Claude Gueux* en 1834. « Le scandale fut grand », ajoute l'illustre poète. Mais son imagination l'avait trompé. Quatre ans auparavant, les mots *gamin* et *gaminerie* avaient été employés et répétés jusqu'à l'abus dans une pièce de MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty, représentée le 12 mars 1830 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin; et le piquant, c'est que la pièce en question n'était autre que *Ni-Ni*, une

d'une pareille déveine; venir au monde avec la taille d'un page qui ne grandira pas, et s'appeler d'un nom de famille fait comme un diminutif. Poinsinet! quelque chose de menu, de délié, de chétif et de microscopique. On n'aurait pas mieux inventé pour dénommer un nain favori, un petit bouffon de cour. Cette impression purement physique est inséparable du nom de Poinsinet, qu'elle accompagne comme une clochette ironique le long de sa course vers la postérité.

D'un nain qui saute
C'est le galop.

Le petit Poinsinet! Était-il vraiment si petit? Était-il vraiment si vain et si sot? Était-il vraiment si crédule? Les contemporains, Grimm, Bachaumont et cent autres le disent, et, encore qu'on puisse soupçonner qu'ils exagèrent, ce serait un préjugé excessif, en sens inverse, que ne les en pas croire sur parole, du moins pour quelque chose. Seulement, l'auteur des *Mystifications du sieur P...*[1], publiées trois ans après la mort de notre

amusante parodie du propre *Hernani* de Victor Hugo. Ne l'avait-il donc ni vue ni lue? Rien ne prouve d'ailleurs que ces mots aient paru pour la première fois dans *Ni-Ni*. Le hasard des lectures les fera sans doute retrouver dans quelque ouvrage antérieur.

De même pour le verbe *mystifier* et le participe *mystifié*, créés ou remis en circulation par quelque latiniste; car ils reproduisent purement et simplement, n'en déplaise à Littré, les mots latins *mœstificare* et *mœstifcatus,* au sens d'attristé, de confondu, qui se lie à celui d'humilié et de mortifié. « Facies umbris mœstificata larvalibus » écrivait Sidoine Apollinaire (ép. 3, 13); « Insuetis lædor mœstificata modis » dit le proconsul Capella; et nous trouvons enfin dans saint Augustin : « Si paupertas angit, si luctus mœstificat » (Ep. 121). On pourrait proposer une autre étymologie : *myste* en vieux français signifie initié aux mystères; *mystifier* ce serait initier aux mystères, ce qui convient parfaitement aux épreuves que les mystificateurs faisaient subir à leurs victimes; le sens de cette étymologie serait excellent, mais elle demeure purement conjecturale et ne saurait prévaloir contre le verbe latin *mœstificare*.

On trouve le verbe *mystigorfier* dans *le Moyen de parvenir*, mais c'est évidemment un mot fabriqué par Béroalde de Verville, qui l'emploie non pas pour berner, ni railler, mais au contraire pour célébrer, admirer: « Se faire *mystigorfier* comme petits démons sur le plat d'une pelle. »

1. T. II, pp. 107 à 288 du *Supplément au roman comique ou Mé-*

héros, ne saurait prétendre à la confiance entière du lecteur. D'abord Poinsinet était mort, et à dauber sur lui on ne courait plus de risque, même d'un démenti; ensuite la plupart des bourdes incroyables qu'on lui fait avaler sont aussi énormes que les mystifications infligées à don Quichotte et à Sancho Pansa par le duc et la duchesse, y compris les maléfices des enchanteurs et les effets magiques de l'invisibilité; enfin, il tombe sous le sens que, se proposant d'écrire l'histoire des mystifications de Poinsinet pour remplir le deuxième volume de ses mémoires, si prolixes sur les chapitres, plus ennuyeux encore que scandaleux, de ses bonnes fortunes, et si pauvres en faits intéressants, Jean Monnet, mettant en pratique le dicton populaire « tout fait ventre », a grossi le dossier de Poinsinet de tous les contes d'attrape-nigaud qu'il a pu recueillir. Il lui eût été facile cependant de nous faire connaître un Poinsinet moins fantasmagorique, le Poinsinet réel et de tous les jours, puisque ce fut sous sa seconde direction de l'Opéra-Comique à la Foire Saint-Laurent et à la Foire Saint-Germain, de 1752 à 1757, que Poinsinet débuta comme auteur dramatique. On ne saurait même alléguer qu'il n'y aurait pas réussi, puisqu'il fut choisi, et ce ne pouvait être que par Monnet lui-même, pour composer le compliment de clôture, qui, sous le titre de *l'Heureux Accord*, acheva la saison de la foire Saint-Germain, le 6 avril 1754. Dès lors, si Jean Monnet ne prononce pas le nom de Poinsinet dans ses mémoires de directeur, c'est qu'il y met de la mauvaise volonté, ou qu'il avait pour le taire des raisons cachées qui nous échappent. Ce silence calculé n'ajoute pas à l'autorité de son opuscule des *Mystifications*.

L'examen critique que ni Monnet, ni personne avant ou après lui, n'a fait ni voulu faire, je vais l'essayer pour la première fois. Je me garderai bien de tenter une réac-

moires pour servir à la vie de Jean Monnet, ci-devant directeur de l'Opéra-Comique à Paris, de l'Opéra de Lyon et d'une comédie française à Londres, écrits par lui-même. — Londres 1772, in-8°.

tion paradoxale contre la légende. Je n'entreprends pas une réhabilitation, encore moins une apothéose. Je veux seulement mettre sous les yeux des lecteurs une notice rigoureusement exacte, dont les éléments suffiront à faire apparaître un Poinsinet plus vrai, plus vraisemblable aussi, et par conséquent plus intéressant que celui des *Mystifications*.

* * *

La famille Poinsinet est connue, dès les premières années du XVIIIe siècle, comme attachée au service domestique des ducs d'Orléans, neveux de Louis XIV. Le père de notre poète est ainsi blasonné à l'*État de la France* pour 1718: « PIERRE DE POINSINET, huissier du cabinet ordinaire, 500 livres. » Je le retrouve eusuite en 1727 avec la même qualité auprès du duc Louis, fils du régent : « PIERRE POINSINET, qui étoit ordinaire de feu Mgr le duc d'Orléans. » Une série d'actes authentiques lui donnent en plus les qualités successives de premier valet de garde-robe, d'écuyer, premier valet de chambre et huissier ordinaire du cabinet de Mgr le duc d'Orléans. Il épousa, le 8 février 1718, Magdeleine Chapard (fille mineure de Jacques Chapard, ancien premier valet de garde-robe du duc d'Orléans, et de Françoise Lucas), laquelle, une fois mariée, entra comme femme de chambre dans le service du jeune roi Louis XV, alors âgé de huit ans.

De ce mariage naquirent six enfants; je ne sais rien des cinq aînés; Jal se borne à constater les dates de leur naissance, comprises entre le 14 novembre 1719 et le 27 juin 1730. Le sixième, né à Fontainebleau le 17 novembre 1735, reçut au baptème les noms d'Antoine-Alexandre-Henry. C'est notre Poinsinet, qu'on désigne toujours sous le nom de Poinsinet le jeune. Il s'agissait moins de le distinguer de ses aînés, qui n'ont laissé aucune trace, que d'un sien cousin, Louis Poinsinet de

Sivry, dit Poinsinet l'aîné, qui suivit comme Antoine-Alexandre-Henry la carrière du théâtre et des lettres, auxquels vinrent se joindre plus tard la curiosité et la numismatique. Né en 1733 à Versailles, où il mourut en 1804, Poinsinet de Sivry était probablement, je n'en ai pas la preuve, le fils de François Poinsinet, né en 1710, fils posthume de Bon Poinsinet, valet de chambre du duc d'Orléans, et de Marie-Anne de Pons. Bon Poinsinet était le frère aîné de Pierre, et tous deux étaient fils d'un Claude Poinsinet, mari de Magdeleine Lemaire. Ici s'arrête leur arbre généalogique.

On voit que Louis Poinsinet dit l'aîné était le petit cousin d'Antoine-Alexandre-Henry Poinsinet le jeune, avec un degré de plus à partir de l'ancêtre commun; ce qui aurait fait de Poinsinet le jeune l'oncle à la mode de Bretagne de Poinsinet l'aîné, si l'âge ne s'y fût opposé; l'arrière-petit-fils de Claude se trouvant plus âgé de deux ans que le dernier de ses petits-fils.

Je ne sais rien des premières années de notre Poinsinet, sinon qu'elles furent bientôt envahies par l'amour passionné des lettres. Tel on se figure Damis de *la Métromanie*, et l'on rencontre dans la vie de Poinsinet plus d'un trait de ressemblance avec M. de l'Empyrée. A l'âge de dix-huit ans il débutait comme auteur dramatique par une parodie de *Titon et l'Aurore*, opéra de l'abbé de La Marre, musique de Mondonville, qui venait d'avoir beaucoup de succès à l'Académie royale de musique le 9 janvier 1753. La parodie, intitulée *Totinet*, fut représentée le 23 février suivant à l'Opéra-Comique, sur le théâtre de la Foire, et n'y rencontra pas un mauvais accueil. Poinsinet avait pour collaborateur de ce premier essai le jeune Portelance, qui, son aîné d'à peine deux ou trois ans, — cet âge est sans pitié — avait déjà fait représenter une tragédie d'*Antipater* à la Comédie-française (25 novembre 1751).

Dès lors la veine de Poinsinet ne se ralentit pas. On en jugera par la liste suivante de ses ouvrages, que je

tiens à placer, aussi complète que possible, sous les yeux de mes lecteurs, juges impartiaux de ce petit procès littéraire.

THÉATRE DE LA FOIRE (OPÉRA-COMIQUE)

1. *Totinet,* parodie en 1 acte, en société avec Portelance. 23 février 1753. (Vve Delormel, 1753.)

2. *L'Heureux Accord,* compliment de clôture de la Foire Saint-Germain, le 6 avril 1754.

3. *Les Fra-Maçonnes,* parodie de l'acte des *Amazones* dans l'opéra des *Fêtes de l'Amour et de l'Hymen*, un acte en vaudevilles. 28 août 1754. (Duchesne, 1754.)

4. *Le Faux Dervis,* imité d'un conte de La Fontaine, *l'Hermite ou le faiseur de Pape;* opéra-comique, 1 acte, prose et vaudevilles. 15 septembre 1757. (Duchesne, 1757.)

5. *Gilles garçon peintre z'amoureux-t-et rival*, parodie en 1 acte, prose et vaudevilles, du *Peintre amoureux de son modèle,* opéra-comique d'Anseaume et de Duni. 2 mars 1758. Foire Saint-Germain. « Le public », dit un recueil du temps (*les Spectacles de Paris,* 1759), « a été si singulièrement affecté du plaisir que lui a fait la musique de cette parodie qu'il n'a presque pas fait attention aux paroles. Les gens de l'art n'ont eu qu'un cri général d'admiration sur le grand fonds d'harmonie, le brillant des ariettes et la singulière hardiesse dans les traits de cette musique. » Le compositeur loué avec tant de chaleur était Jean-Benjamin de La Borde, premier valet de chambre de Louis XV, auteur de l'*Essai sur la musique ancienne et moderne.* La pièce ne laissait pas que d'être amusante par elle-même. L'acteur Bouret jouait très bien le rôle de Gilles, et, nouveau Pygmalion, avouait sa flamme à un mannequin d'une façon fort plaisante.

6. *L'Écosseuse,* parodie de *l'Écossaise* de Voltaire, en société avec Anseaume et le peintre Davenne, 1760. (Cuissart, 1761, in-12.)

COMÉDIE ITALIENNE

7. *Le Petit Philosophe,* parodie des *Philosophes*. (Prault, 1760, in-12.)

8. *Sancho Panza dans son isle,* opéra bouffon en un acte en

prose, musique de Philidor. 8 juillet 1762. (Christophe Ballard, 1762.)

9. *La Bagarre,* opéra-comique en un acte en prose, musique du compositeur belge Vanmalder. 10 février 1763.

10. *Apelle et Campaspe,* comédie héroïque en 2 actes en vers, mêlée d'ariettes. Même année.

11. *Le Sorcier,* comédie en 2 actes en prose, mêlée d'ariettes, musique de Philidor. 2 janvier 1764. (Vve Duchesne, 1768.) La pièce et la musique allèrent aux nues; le public, dans son enthousiasme, demanda les auteurs à grands cris; ils furent ainsi les premiers à obtenir sur la scène italienne le même honneur qu'avait reçu Voltaire sur la scène française après la première représentation de *Mérope.* Ce triomphe dérange un peu les idées généralement reçues sur la carrière dramatique de Poinsinet; il ne fut cependant pas l'effet d'un caprice, car l'opéra-comique de Poinsinet et de Philidor, réduit en un acte, a reparu, il n'y a pas encore vingt ans, sur le théâtre des *Fantaisies Parisiennes*, dirigé par M. Martinet, et a tenu l'affiche plusieurs mois de suite. Il était chanté par MM. Gérard et Barnolt, Mmes Decroix et Benelli.

12. *Tom Jones,* comédie en trois actes en prose, mêlée d'ariettes, musique de Philidor. 27 février 1765. Ni la pièce ni la musique ne réussirent d'abord selon leur mérite. « *Tom Jones* », dit le Dictionnaire lyrique de Clément, « n'est assurément pas une mauvaise pièce; il y a de la variété dans les situations, de la passion vraie, de l'entrain et de la gaîté. L'air de chasse de Western, *D'un cerf dix cors j'ai connoissance,* est traité avec habileté et esprit; il est d'un entrain incroyable, et accompagné avec un art consommé; l'air de chasse du *Pardon de Ploërmel* est lamentable en comparaison de celui-là. »

13. *La Réconciliation villageoise,* comédie lyrique en 1 acte en prose, musique de Tarade. 15 juillet 1765. (Vve Duchesne, 1765.) Bachaumont prétend, avec peu de vraisemblance, que Poinsinet ne fut pour cette petite pièce que le prête-nom de l'avocat-général Séguier.

COMÉDIE FRANÇAISE

14. *L'Impatient,* comédie en un acte en vers. 9 juillet 1757 (non imprimée).

15. *Le Cercle ou la Soirée à la mode,* comédie épisodique

en un acte en prose. 7 septembre 1764. (Duchesne, 1764.)
Je parlerai plus loin de ces deux comédies.

OPÉRA

16. *Théonis ou le Toucher,* pastorale héroïque en un acte, musique de Berton et de Trial, directeurs de l'Opéra. 13 octobre 1767. « Cet acte, agréablement écrit », disent *les Spectacles* de 1768, « dont la musique est vive, brillante du coloris le plus frais et du meilleur genre, a paru un des plus jolis qui aient été donnés depuis *le Devin du village.* »

17. *Ernelinde princesse de Norwège,* tragédie lyrique en trois actes, musique de Philidor. 24 novembre 1767. Elle fut reprise le 24 janvier 1769 sous le titre de *Sandomir prince de Danemark,* et parut une troisième fois, avec son titre primitif, arrangée en quatre actes par Sedaine, le 1er juillet 1777. Le sujet en était imité d'un livret italien *Recimero,* mis en musique par Pergolèse et Jomelli. Le sujet d'*Ernelinde* est la réunion des trois couronnes du Nord. Les créateurs d'*Ernelinde* furent Legros, Gélin, Larrivée et Mme Larrivée. Le ballet était dansé par Vestris, Gardel et la Guimard.

ŒUVRES DIVERSES

18. *Lettre à un homme du vieux temps sur l'Orphelin de la Chine,* 1755.

19. *L'Inoculation,* poème. 1756, in-8°.

20. *Épître à M. Keiser.* 1757.

21. *Épître au comte de la Tour d'Auvergne.* 1758.

22. *Épître à M. Colardeau sur son poème du Patriotisme.* 1762.

23. *Épître à Madame Denis.* 1764.

24. *Épître à Mademoiselle Corneille.* 1764.

25. *Épître familière à une jeune dame,* qui lui avait fait présent d'une robe de chambre. (Bachaumont, 14 octobre 1764.)

26. *Divertissement exécuté à Trianon,* le 28 octobre 1764, pour l'amusement de nos seigneurs les enfants de France (duc de Berry, comte de Provence, comte d'Artois). Les interlocuteurs sont des personnages moraux, dans le goût des fables de La Motte : dame Mémoire, dame Imagination, etc. (*Gazette de France,* du 7 décembre 1764.)

27. *Cassandre aubergiste*, parodie du *Fils de Famille.* Pour un théâtre de société. Londres (Paris), 1765, in-8°.

28. *Le Choix des Dieux ou les Fêtes de Bourgogne*, divertissement en un acte, prose et vaudevilles, composé et représenté à Dijon pour S. A. S. Mgr le prince de Condé. 1766. (Vve Duchesne, 1766.)

29. *L'Ogre malade,* parade, pour la fête donnée par le chevalier d'Arcq à la comtesse de Langeac, autrement dite madame Sabattin, maîtresse du comte de Saint-Florentin, ministre de la maison du Roi. 3 août 1767. L'Opéra, l'Opéra-Comique et Audinot donnèrent à cette fête le concours de leurs talents. La parade de Poinsinet fut jouée par trois sociétaires de la Comédie Française, M. et Mme Bellecourt et Auger.

30. *Gabrielle d'Estrées à Henry IV,* héroïde. 1767, in-8°.

31. *Divertissement à Chantilly,* le 8 septembre 1767. Couplets chantés par l'Amour, représenté par un nain qui sortait d'un ananas; en voici quelques vers :

> Sous différents traits tour à tour
> J'ai paru pour vous plaire;
> Mais à vos regards en ce jour
> Je m'offre sans mystère,
> Reconnaissez en moi l'Amour
> Qui cherche ici sa mère.
>
> Mais dans mon cœur, en ce moment,
> Je sens un trouble naître;
> Ici chaque objet est charmant.
> Ah! que le tour est traître!
> Maman! maman! maman! maman!
> Comment vous reconnaître?

Je ne sache pas que Favart ni Voisenon aient rimé des vers d'un tour plus aisé ni plus ingénieux.

32. *Alix et Alexis,* com. en 2 actes en prose, mêlée d'ariettes, musique de M. de La Borde. Jouée en société en 1767. (Ballard, 1769, in-8°.)

33. *Vers,* qui n'ont pas été conservés, contre le chevalier de Clermont-Tonnerre. (Bachaumont, 12 décembre 1767.)

34. *Lettre en vers contre Marmontel,* sur son épître à mademoiselle Guimard « la belle damnée, » qu'il louait d'avoir distribué aux pauvres deux mille écus, prix de ses complaisances envers un homme d'église. Bachaumont, arbitre peu suspect, avoue que « cette facétie a été jugée par bien des gens

« plus légère que celle de M. Marmontel. » (17 mars 1768.)

35. *Mémoire de M. Poinsinet,* défendeur, contre la demoiselle Le Blanc de Crouzol, dite Duprat. (21 avril 1768.)

36. *Cantique de saint Roch* (publié dans les *Contes théologiques.* 1783, in-8o).

(Les *Mémoires secrets,* sous la date du 26 septembre 1767, attribuent à Poinsinet une lettre responsive à une célèbre impure, mademoiselle Le Clerc, qui demeurait dans la même maison que lui, lettre où les acteurs de la Comédie Française étaient l'objet d'appréciations fort judicieuses. Mais Poinsinet l'a formellement désavouée. (Voir le *Mercure,* janvier 1768.)

Ce bagage, plus volumineux que lourd, qui va de la Foire à l'Opéra, en passant par la Comédie italienne et la Comédie française, n'est pas de ceux qui ouvrent à leur possesseur les portes de cette grande auberge, d'ailleurs fort mêlée, qui s'appelle la Postérité. Cependant son inventaire témoigne d'une suite et d'une ardeur au travail assez remarquables pour un homme qui mourut avant d'avoir accompli sa trente-cinquième année.

Je ne sais si je me trompe, mais je pressens qu'à la seule inspection du petit travail bibliographique que je viens d'esquisser, ayant fait tous mes efforts pour le rendre complet sans m'assurer d'y avoir réussi, les idées préconçues du lecteur sur l'auteur du *Cercle* et d'*Ernelinde* ont dû subir quelque modification, pour ne pas dire une évolution complète. Avoir été le collaborateur ordinaire ou préféré de compositeurs tels que La Borde et Van Malden, de Berton, de Trial, et surtout de Philidor, un des maîtres de l'ancienne école française, c'est une distinction qui s'accorde mal avec les imputations de légèreté, de sottise, de crédulité niaise, d'impuissance littéraire, comme aussi d'inconduite et de désordre, sous lesquelles on a pour ainsi dire enseveli la mémoire du pauvre Poinsinet.

Grimm désigne comme auteurs principaux de cette conspiration, disons mieux, de cette persécution, qui

s'en prit plus d'une fois à la délicatesse morale et à l'honneur de la victime, Palissot, Fréron, les comédiens Préville et Bellecourt. Pour Palissot, cela ne fait pas l'ombre d'un doute; je fais mes réserves pour Fréron, qui rendit souvent justice aux talents de Poinsinet, et aussi pour les deux comédiens, qui figurèrent parmi les interprètes les plus applaudis du *Cercle*. A la suite d'un tour plus dangereux que les autres, en ce temps de lettres de cachet et de bannissements arbitraires où l'on pouvait perdre un homme en lui attribuant perfidement de mauvais vers, comme l'atteste l'illustre exemple de Jean-Baptiste Rousseau, Poinsinet rompit toute liaison avec ces méchantes gens. Il partit pour l'Italie, où l'appelait son goût décidé pour les arts. Au retour, il s'arrangea de manière à passer par Ferney, où Voltaire lui fit l'insigne honneur de le recevoir. Cette visite a laissé sa trace dans la correspondance du grand homme, qui écrivait le 15 juin 1761 à Damilaville : « J'ai eu aujourd'hui à dîner M. Poinsinet, reve-« nant d'Italie. *Fratres*, qui est ce M. Poinsinet? Il m'a « récité d'assez passables vers. » Le compliment est succinct, mais il a son prix : c'est le prix du silence. Voltaire ignore ou feint d'ignorer Poinsinet, qui ne se vanta peut-être pas à Ferney de sa parodie de *l'Écossaise*. Mais enfin, Voltaire le juge passable comme poète, et s'en tait comme homme. Poinsinet n'est donc pas un ridicule achevé, et il peut tenir honnêtement sa place à la table et au salon de l'homme de génie. Il paya la dette de l'hospitalité par deux épîtres en vers, l'une pour Mme Denis, l'autre pour Mlle Corneille, que Voltaire avait recueillie auprès de lui.

En lisant avec quelque attention le fatras des mystificateurs, on y discerne un petit nombre d'informations biographiques, qu'ils auraient mauvaise grâce à contester, puisque nous les tenons de leur libre aveu.

Elles se réduisent d'ailleurs à ceci, que Poinsinet, célibataire majeur, fit toujours ménage commun avec son père et sa mère, et qu'il acceptait les obligations de décence extérieure et de régularité que lui imposait cette vie de

famille. Nous savons aussi qu'à une époque que Monnet n'indique pas, mais que je crois pouvoir fixer, il recueillit un modeste héritage.

Ce fut probablement celui de son père ou de sa mère, car, à partir de 1763, il touchait à la trentaine, nous le voyons investi de charges honorables dans la maison d'Orléans, que ses parents avait si longtemps servie dans des emplois subalternes. L'Almanach royal de 1763 inscrit parmi les « agents des affaires » de Mgr le duc d'Orléans : « M. Poinsinet, pour les charges et expéditions du sceau. » Je n'imagine pas que ce fût un don gracieux ; car le nom de Poinsinet se substitue à celui de M. Loyseau de Berenger, avocat au Parlement, dont il a évidemment acheté l'office. Si les choses ne s'étaient pas ainsi passées, conformément aux usages du temps, on ne comprendrait pas que le duc d'Orléans eût laissé se morfondre jusqu'à l'âge de trente ans le fils de son vieux valet de chambre pour lui donner une place dans ses bureaux. A cette même date, Poinsinet habitait encore le Palais-Royal, où ses parents s'étaient mariés. En 1765, il a déménagé ; rien de plus naturel, le privilège du logement, qui leur appartenait, ayant disparu avec eux, et ne s'étendant pas aux « agents des affaires », tous domiciliés en ville. De 1765 à 1767, il demeure rue Saint-Thomas-du-Louvre, à deux pas du Palais-Royal, puis en 1767, rue et vis-à-vis la croix des Petits-Champs, c'est-à-dire à peu près au coin de la rue Montesquieu actuelle, dans une des maisons appartenant au chapitre de Saint-Honoré. Ce fut son dernier domicile. Il est monté en grade, car, aux fonctions d'agent pour les charges et expéditions du sceau, il joint celle de « premier commis des secrétaires des commandements », qui étaient M. de Tilière, contrôleur général des finances de la maison d'Orléans, et M. de Belle-Isle. Dans l'ancienne hiérarchie administrative, le titre de premier commis équivalait à celui de secrétaire général ou de directeur général, dans la terminologie moderne.

On verra par l'épître dédicatoire du *Cercle* adressée à M. Papillon de La Ferté, intendant des Menus[1], que Poinsinet, bien vu par le tout-puissant ministre comte de Saint-Florentin, aspirait à servir sous ses ordres et à devenir son collaborateur pour les plaisirs du roi. Il semble que cette ambition n'ait pas été découragée, puisqu'au mois d'octobre 1764, quelques jours après la première représentation du *Cercle* à la cour, devant le roi Louis XV et la reine Marie Leczinska, nous voyons Poinsinet officiellement chargé de composer un divertissement pour les Enfants de France, lequel, exécuté à Trianon, eut l'heur de divertir le futur Louis XVI, le futur Louis XVIII et le futur Charles X. Bachaumont qui n'était pas là — *indè iræ* — prétend que cela devait être froid; il ne lui fallut pas attendre longtemps pour avouer son erreur. La première représentation de *Tom Jones* aux Italiens avait été orageuse; le personnage du quaker Dowling, qui gardait tout le temps son chapeau sur la tête, choqua le *decorum* du parterre, et provoqua ses huées. Mais à la seconde représentation, le 1er mars 1765, les choses changèrent de face; la pièce alla aux nues, on demanda les auteurs et ils reçurent de grands applaudissements. Poinsinet put s'écrier avec plus d'esprit que de modestie qu'il allait « faire lever *le Siège de Calais*, » célèbre tragédie de M. de Belloy, représentée à la Comédie-Française le 13 février, quelques jours avant *Tom Jones*.

Que penser de ce revirement? Que la Comédie Italienne en a appelé du public prévenu au public apaisé, que les

1. Cette épître valut à M. de La Ferté les aménités ordinaires que les gens de lettres tenaient en réserve pour ceux dont ils n'obtenaient pas les faveurs. On en jugera par l'épigramme suivante, transcrite par Collé dans son journal avec une sorte de joie que je soupçonne paternelle :

> On s'étonne et même on s'irrite
> De voir encenser un butor;
> N'a-t-on pas vu l'Israélite
> Jadis adorer le veau d'or?
> Un auteur peut, sans être cruche,
> Enmécéner un La Ferté;
> C'est un sculpteur qui d'une bûche
> Sait faire une divinité.

grandes beautés que renferme la partition de Philidor ont fait accepter par les Parisiens les singularités qui leur avaient déplu tout d'abord dans cette histoire anglaise? Non : il est convenu, arrêté, décrété, en ce temps d'animosités et de violences littéraires, où la critique ne procédait que par injures atroces ou par louanges aveugles, qu'un ouvrage de Poinsinet ne pouvait pas réussir par soi-même : « Les Enfants de France », dit Bachaumont, « pour qui Poinsinet a fait un divertissement *assez mau-* « *vais*, ayant vu sa disgrâce au Théâtre-Italien, en ont été « si touchés que les gentilshommes de la Chambre, pour « faire leur cour » (à trois enfants dont l'aîné avait précisément dix ans) « ont exigé des comédiens de jouer *Tom* « *Jones* une seconde fois. On a distribué beaucoup de « billets *gratis*, et, par une révolution *assez extraordi-* « *naire* (en effet!) cette pièce, huée, bafouée la veille, « hier est montée aux nues. »

Acceptons l'intervention des trois bambins qui s'appelaient alors les Enfants de France; elle prouve à tout le moins que Poinsinet s'était avantageusement poussé dans le monde et à la cour. Bientôt le prince de Condé va faire usage de ses talents, et l'été de 1767 nous le montre installé au château de Chantilly, où il dirige les spectacles et les divertissements du prince.

L'hiver venu, Poinsinet faisait représenter à l'Opéra deux ouvrages importants, la pastorale héroïque de *Théonis* dont la musique est composée par Berton, directeur et chef d'orchestre de l'Opéra, et par son associé Trial, et la tragédie lyrique d'*Ernelinde*, musique de Philidor. Cette continuité de succès et de travaux, honorablement rétribués, s'associe malaisément à l'indigence et à l'inconduite; mais elle explique les redoublements de la jalousie et de la haine. On ne s'en tient plus aux dénonciations rageuses et aux épigrammes ordurières de Palissot; une nuit de bal, le 5 février 1768, Poinsinet, qui n'était cependant pas l'ennemi des dames ni disgracié par elles, est battu, mais ce qui s'appelle roué de coups de poings, mi-

gnons je le veux croire, par la Guimard et le quadrille de ses compagnes : c'était, disaient-elles, la revanche d'*Ernelinde*.

Enfin, on en arrive aux tentatives extrêmes. Il ne s'agit de rien moins que de déshonorer l'homme qu'on n'a pu tuer par le ridicule. Susciter une méchante affaire, était une méthode connue avant que Bazile ne la recommandât au docteur Bartholo. Une choriste de l'Opéra, la demoiselle Le Blanc de Crouzol, dite Duprat, accuse Poinsinet de lui avoir escroqué douze louis qu'elle lui aurait confiés, il y a neuf ans de cela, pour retirer une montre engagée chez des usuriers. La demoiselle produit un mémoire, qu'on attribue à l'avocat Coqueley de Chaussepierre, et qui ne satisfait qu'à demi la malignité des gens de lettres. Poinsinet y répond, sous le contre-seing de l'avocat Blanc de Verneuil; Bachaumont avoue que le mémoire de Poinsinet est plein de bon sens, de sagesse et de modestie, et conclut que par conséquent il n'est pas de lui. La demoiselle réplique; le roi lui-même prend connaissance des débats, et y trouve quelque distraction aux ennuis de sa majesté. Enfin, la cour compétente prononce son arrêt le 4 juin 1768; Poinsinet gagne sa cause en plein; ses lettres de rescision sont entérinées, la demoiselle Duprat est condamnée aux dépens, dommages et intérêts, son mémoire supprimé, et elle-même chassée de l'Opéra par ordre du ministre.

Ainsi Poinsinet, se défendant avec une énergie tranquille, que ne déconcertaient ni les embûches perfides ni les attaques à ciel ouvert, semblait défier ses ennemis. Sa situation littéraire grandissait et devait, avec les émoluments de sa double charge chez le duc d'Orléans, lui assurer une honnête aisance, lorsque des motifs, encore mal définis, le déterminèrent à faire un voyage en Espagne, dans les premiers jours de l'année 1769.

Plusieurs biographes sérieux racontent qu'il partit avec la qualité d'intendant des Menus-Plaisirs, mais suivant Grimm, non pas au service du roi Louis XV, mais au service de Sa Majesté Catholique. Ma conjecture personnelle c'est

que, conformément au désir que nous lui connaissions, il avait obtenu, par la protection de M. de La Borde, une sorte de mission littéraire et artistique pour la maison du roi. Une baignade imprudente dans le Guadalquivir, au cœur de l'été, lui coûta la vie. Le roi Louis XV, averti le premier de cet accident, se réserva le soin d'en informer lui-même M. de La Borde, dont il connaissait le tendre attachement pour Poinsinet. Cette marque de sensibilité, cette prévenance auguste s'adressaient certainement à la personne du premier valet de chambre, mais il me semble qu'elle impliquait une certaine preuve d'estime pour son malheureux ami.

D'ailleurs ceci n'explique-t-il pas beaucoup de choses? et comment la férocité des haines littéraires ne se serait-elle pas exaspérée devant le seul soupçon des faveurs royales se dessinant après les faveurs princières?

Le journal de Bachaumont, toujours dénigrant et injurieux pour les célébrités, grandes ou petites, annonce, sous la date du 16 avril 1769, que « le sieur Poinsinet, « jaloux d'étendre de plus en plus sa réputation, et trou- « vant, comme Alexandre, le monde encore trop petit « pour son individu, est allé en Espagne, à la tête ou à la « suite d'une troupe de comédiens, pour laquelle il doit « composer des opéras-comiques. On attend avec impa- « tience les nouvelles de son début et de ses succès. » Trois mois après, Poinsinet était mort. Laissons encore la parole à l'impitoyable Bachaumont : « Le sieur Poin- « sinet, appelé, par dérision, depuis son voyage d'Espagne « *don Antonio Poinsinetto*, nouvelle dénomination qu'il « s'est donnée lui-même, croyant se décrasser par là, et « acquérir un vernis de noblesse catalane[1], après avoir

1. Encore un ridicule gratuitement prêté au jeune poète qui avait écrit dans *l'Impatient* ces quatre vers, aussi vrais aujourd'hui qu'ils le pouvaient être en 1754 :

> On est noble, on le dit, partout on s'en fait gloire,
> Et soi-même, souvent, on va jusqu'à le croire!
> C'est le ton. Les caffés regorgent de marquis,
> Et le marchand de Londre est mylord à Paris.

« déjà parcouru plusieurs villes de ce royaume avec sa « troupe de comédiens, et cherché à établir, en différents « endroits, des opéras-comiques, sorte de spectacle fort à « la mode aujourd'hui chez toutes les nations, se regar- « dait déjà comme un conquérant littéraire, lorsque, par « un accident malheureux, il s'est enseveli lui et toute sa « gloire, dans le Guadalquivir, à Cordoue, capitale de « l'Andalousie, et il s'est noyé dans le fleuve [1]. » C'est sous la date du 29 juillet que les *Mémoires secrets* annoncent cette catastrophe; mais elle remontait au 7 juin précédent. On ne comprend pas qu'il ait fallu sept semaines aux paroissiens de Mme Doublet pour s'en procurer la nouvelle. La mort même ne les désarma pas : « Cette ville » (Cordoue), dit encore Bachaumont, « célèbre par la naissance des « deux Sénèques, va le devenir encore plus par le trépas « de l'auteur dont nous parlons. Le défaut de fortune et « l'inconduite avaient forcé ce bouffon de la littérature à « s'expatrier. C'est un des personnages les plus singuliers « qu'on pût voir, qui, à beaucoup d'esprit et de saillies, « joignait une ignorance si crasse, une présomption si « aveugle, qu'on lui faisait croire tout ce qu'on voulait en « caressant sa vanité. » Je ne saurais engager une dispute rétrospective avec les contemporains de Poinsinet; j'avoue toutefois que je ne concilie pas « l'ignorance crasse » de Poinsinet avec la variété de ses productions littéraires, généralement élégantes, et qui sentent leur humaniste;

1. Le récit de Monnet diffère sensiblement de celui de Bachaumont et semble écarter la nécessité ou seulement l'idée d'une expatriation. Je le transcris ici, y compris l'épigramme suivante, qui fait songer au vibrion du docteur Rémonin, de *l'Étrangère :*

P..., partit pour l'Espagne au commencement de 1769 ; il comptait travailler dans ce royaume à la propagande de la musique italienne et des ariettes françoises ; mais, en voulant se baigner, il eut le malheur de se noyer dans le Guadalquivir. Sa mort, qui a été consignée dans presque tous les papiers publics, l'a surpris au milieu de beaucoup d'ouvrages qu'il avait commencés, et dont il menaçait depuis longtemps le public.

> Ainsi tomba le pauvre Poinsinet :
> Il fut dissous par un coup de sifflet.
> Comme au matin une vapeur légère
> S'évanouit aux premiers feux du jour,
> Tel Poinsinet disparut sans retour.

(MONNET, *loc. cit.* t. II, p. 287.)

non plus que je ne concilie l'esprit qu'on lui reconnaît avec une crédulité peu différente de la bêtise.

Je n'ai rien à dire de son défaut de fortune, en l'absence de tout document; mais nul autre que Bachaumont ne l'a jamais accusé d'inconduite; tout au plus exagérait-on le nombre de ses bonnes fortunes, par dérision de son exiguïté physique et de la fatuité qu'on lui prêtait. Je ne connais qu'une effigie de Poinsinet, c'est un portrait-frontispice, de format in-douze, dessiné par le peintre Davenne, son collaborateur pour la parodie de *l'Écossaise*, et gravé avec beaucoup de soin par Voyez le jeune, postérieurement à la mort du poète. La physionomie de Poinsinet est agréable, régulière et d'une remarquable douceur. On comprend qu'il ait plu naturellement aux femmes et déplu d'autant aux envieux.

Ainsi, poursuivi jusqu'au delà du tombeau par les quolibets et par la calomnie, don Antonio Poinsinetto parut ridicule même en mourant, et ne traversa pas plus heureusement le fleuve de la vie que le courant du Guadalquivir. La mort de cet écrivain de trente-quatre ans égaya fort les compères et les commères de Mme Doublet, et le cénacle des Filles-Saint-Thomas s'écria, de ses vieilles voix sifflantes et chevrotantes :

......Ce n'est rien !
C'est un poète qui se noie.

II

POINSINET A LA COMÉDIE FRANÇAISE

Poinsinet atteignait sa vingtième année lorsqu'en 1754 il lut à la Comédie Française une comédie en un acte en vers intitulée *l'Impatient*. Le titre et le sujet avaient été abordés précédemment, en 1717 à la Comédie Italienne, et en 1724 par Boissy, en cinq actes, à la Comé-

die Française. La pièce de Poinsinet est supérieure à celle de Boissy à beaucoup d'égards ; elle a le mérite de la brièveté, mérite très appréciable lorsqu'il s'agit d'un travers tel que l'impatience, qui ne saurait se faire supporter longtemps sans devenir contagieux.

La petite comédie de Poinsinet, reçue en 1754, grâce au crédit du duc d'Orléans, à ce que prétend Collé, fut représentée le 9 juillet 1757 par les comédiens ordinaires du roi ; le nom de ceux qui l'interprétèrent n'a pas été conservé. Collé la jugeait très sévèrement. « Ce jeune homme », écrit-il dans son journal, « a de l'habitude de faire des vers, mais il n'a pas celle de penser ; tout son talent consiste à mettre assez bien, en vers, des idées cent fois rebattues. D'ailleurs, il ne sait ce que c'est que plan de pièce. Il ne connaît ni les hommes, ni le monde ; ses caractères n'ont pas le sens commun. » Que de gros mots à propos d'un débutant de vingt ans et d'une bagatelle ! *L'Impatient* n'est cependant pas si méprisable ; ce Damis, prêt à devenir sans obstacle l'heureux époux de Julie, et créant par son impatience mille incidents qui compromettent et retardent son bonheur, est un personnage de comédie, très vivant et très amusant, comme *l'Étourdi* de Molière, comme *l'Étourneau* de Léon Laya. Oserai-je l'avouer, je trouve justement, dans *l'Impatient*, la faculté d'observation précoce et fine que Collé lui dénie ; elle anime ces réflexions de Lisette adressées à sa maîtresse Julie :

> Mais je vois chaque jour décliner notre empire,
> Et les hommes, jadis tremblants à nos genoux,
> En savent à présent tout aussi long que nous.
> A force d'épuiser sur eux nos stratagèmes,
> Nous leurs avons appris à nous tromper nous-mêmes.

Il y a de la verve comique et de la grâce dans les plaintes de la même Lisette, confidente des deux amants[1] :

1. *L'Impatient* n'a pas été imprimé, mais les archives de la Comédie Française en conservent le manuscrit original, chargé de corrections autographes.

Ah! c'est un vrai supplice,
Que de vivre sans cesse avec des amoureux!
On ne peut un moment être en paix avec eux.
Un regard les enchante, un geste les désole.
C'est un chat qu'on caresse, une mouche qui vole,
Que sais-je? Un mot, un rien met leur tête à l'envers.
Je suis lasse à la fin de souffrir vos travers.
Comment? un petit maître entouré de maîtresses,
Un financier, qui fait circuler ses richesses,
Un avare intendant, un riche procureur,
Un jeune aventurier qui tranche du seigneur,
Un héritier suivi d'huissiers et de notaires,
Sont moins embarrassez, ont cent fois moins d'affaires
Qu'une pauvre soubrette, à qui pour son malheur
Deux jeunes amoureux font part de leur ardeur.

Trois ans après *l'Impatient*, Poinsinet prit sa revanche avec *le Cercle ou la Soirée à la mode,* comédie en un acte en prose, qui réussit d'une manière éclatante le 7 septembre 1764, et qui demeure le meilleur titre de Poinsinet au souvenir des lettrés, comme aussi sa plus solide défense contre les traitements humiliants et les insultes barbares de ses contemporains.

La Comédie Française lui donna une preuve insigne d'estime et de confiance, en distribuant les rôles du *Cercle* à l'élite de la troupe : Molé, Préville, Bonneval, Auger, Mmes Préville et Dauberval, la joyeuse Bellecourt, dite Gogo, la séduisante Doligny, Mlles Hus [1] et d'Epinay.

1. *Le Cercle* ne fut pas moins accueilli à la cour qu'à la ville; il formait avec *l'Homme singulier*, de Destouches, le premier spectacle d'ouverture au palais de Fontainebleau le 4 octobre 1764. Cette représentation fut signalée par un épisode du genre gai, dont j'emprunte le récit au journal inédit de Papillon de La Ferté, grâce à l'obligeance de M. Ernest Boysse qui s'occupe de le publier :

Hier on a ouvert le théâtre par *l'Homme singulier* et *le Cercle*, dont on a été content, malgré un petit embarras qui m'a d'abord fort inquiété. La demoiselle Hus, ayant bu en chemin du vin rouge mêlé avec du blanc par erreur de son domestique est arrivée avec les sieurs Brizard et Molé complètement dans les vignes du Seigneur et prétendant que ceux-ci l'avaient empoisonnée. Ce n'est qu'à force de café que j'ai pu parvenir à la mettre en état de paroître sur le théâtre. J'avois prévenu le Roi et la Reine de ce petit incident. Cela les a divertis, d'autant que la peur et la présence du public lui ont remis assez bien la tête et qu'elle a joué fort gaîment.

Le Cercle appartient au genre dit épisodique, qui se propose moins d'exposer, de narrer et de conclure une intrigue comique, que de peindre une nuance spéciale des mœurs et des idées, et, en un mot, de faire poser devant le spectateur un groupe d'originaux, qui expliquent eux-mêmes l'état de leur esprit, leurs préjugés et leurs prétentions. Il existe d'excellents et même d'illustres échantillons de ce théâtre d'actualité, devenus de précieux documents pour l'histoire intime de la société française. *La Critique de l'École des femmes*, de Molière, *Zélinde*, de Donneau de Visé, *le Portrait du Peintre*, de Boursault, *l'Oublieux*, de Perrault, *l'Été des Coquettes*, de Dancourt, et vingt autres petites pièces laissent la parole à des personnages typiques, dont la ressemblance, d'autant plus criante que les traits en sont un peu grossis, selon l'optique du théâtre, amène sur les lèvres du spectateur les noms propres dissimulés par le poète sous des masques spirituellement transparents.

Le Cercle de Poinsinet nous introduit dans le salon d'une riche bourgeoise, madame Araminte, veuve d'un financier, « tour à tour coquette et sensible, hautaine et bizarre, le cœur vide, l'esprit oisif, successivement éprise de la musique et des petits chiens, des magots et des mathématiques ». Enfin, conclut la femme de chambre Lisette, à qui j'emprunte ce joli portrait « notre conduite est le résultat des sentiments de la société qui nous environne, et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence ».

Chose à retenir, il n'est pas un trait de cette esquisse, si légèrement crayonnée, qui accuse chez Araminte la préoccupation littéraire et les aspirations du bas-bleu. C'est pourquoi je ne reconnais pas en elle la célèbre comtesse Fanny de Beauharnais. Vainement, Bachaumont affirme-t-il d'un ton tranchant qu'Araminte est connue pour être madame la comtesse de Beauharnais, il ne me persuade pas. Marie-Jeanne-Françoise Mouchard, femme du comte de

Beauharnais, à peine âgée de vingt-six ans en 1764, était mère d'un petit garçon de huit ans, et n'avait pas de fille à marier, non plus qu'elle ne songeait à se remarier elle-même du vivant du comte son mari. Il ne subsiste donc entre la jeune comtesse et Araminte d'autre ressemblance que d'avoir un salon, et d'être, la première, fille d'un receveur général, la seconde, veuve d'un financier.

La petite cour d'Araminte a pour se divertir trois figures saisies sur le vif, le médecin, où l'on veut reconnaître le docteur Le Roy, l'un des docteurs régents de la Faculté de médecine de Paris; l'abbé musicien serait l'abbé de La Croix, enfin le poète, qui vient lire sa tragédie de *Cyrus*, est identifié à Du Rozoy, auteur de *Mes dix-neuf ans*, par cette réplique de Damon à Araminte (sc. VI). « *J'avois à peine mes dix-neuf ans que je faisois déjà parler mon cœur.* » L'allusion est assez transparente.

Une figure domine toutes les autres, grâce à la netteté du type et à la fermeté du dessin : celle du marquis, un jeune colonel, fat, impertinent, au cœur sec, à l'âme intéressée, coureur de dots plutôt que de bonnes fortunes, qui s'étudie adroitement à plaire aux coquettes désœuvrées, jusqu'à faire de la tapisserie et à broder des falbalas pour Ismène, des nœuds pour Chloé, des jarretières pour Lise. On prétend que Poinsinet moula son colonel sur un certain chevalier Colifichet, de Boissy; c'est possible, mais le chevalier Colifichet s'est dérobé jusqu'à présent à mes recherches. Ce dont on ne saurait douter, c'est que du *Cercle* de Poinsinet est sortie la légende des colonels de l'ancien régime qui ne savaient que parfiler et faire de la tapisserie. L'histoire de France est illustrée d'un nombre infini d'anecdotes de cette force, à l'usage des *snobs*.

Un des mérites du *Cercle*, sur lequel il faut prévenir le lecteur, c'est d'être écrit d'un style clair, aisé, dénué d'ornements ambitieux, tel que la bonne compagnie le parlait et le prisait en ce temps-là. Notre dix-neuvième siècle, saturé de lyrisme, ne goûte plus cette simplicité un peu

nue, que les connaisseurs évitent seuls de confondre avec la platitude. A ceux qui s'en voudraient instruire, je conseillerais la lecture d'une pièce de Collé, *A femme avare galant escroc*, qui passait dans les dernières années du règne de Louis XV pour reproduire au naturel la langue du grand monde. En comparaison de cet archétype, authentique et contrôlé, Poinsinet passerait pour un fougueux coloriste. Avouons-le, les formes simples donnent bien du piquant, sous leur apparente ingénuité, aux saillies naturelles des personnages s'exprimant sans malice, dans la naïveté de leur cœur. Écoutez ce petit dialogue entre Ismène et Cidalise, abandonnées par Araminte qui vient de courir à la recherche de son serin envolé : « Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisions un tour de boulevard? — Cela n'est guère décent que la nuit... »

Le Cercle représente-il fidèlement l'aspect d'un salon à la mode en 1764? Voilà la question capitale, qui, je crois, est pleinement résolue en faveur de Poinsinet. Je n'en prends pour juges que ses adversaires et ses ennemis. « Une précieuse moderne, » dit Bachaumont, « deux petites maîtresses subalternes, un poétereau aussi vilain que bas, un médecin à la mode et un abbé musicien composent ce joli groupe. Il n'y a ni intrigue, ni marche théâtrale, mais beaucoup de saillies et de personnages peints avec une grande vérité. » Tel est le premier aveu échappé tout d'abord au pamphlétaire; vainement s'efforce-t-il ensuite de le rattraper, en ajoutant : « Malgré son succès prodigieux, l'on sent que l'auteur n'a vu la bonne compagnie que de loin, il n'a pas cette touche fine et légère qui désigne l'homme du grand monde. » Bachaumont n'apercevait pas d'intrigue dans *le Cercle*; Collé, au contraire, se plaint qu'il y en ait une, et ses contradictions dépassent en hardiesse celles de Bachaumont. Il constate le succès : « Seize représentations et très complètes, » c'est-à-dire avec beaucoup de monde et beaucoup d'argent, « c'est un fait singulier! » Ce fait, Collé l'explique d'abord tout naturellement, c'est

que « le tableau en est agréable et théâtral ». A la bonne heure. Mais non, Collé se rétracte à son tour, et ce tableau, qui lui semblait agréable et théâtral au bas de la page 130 (t. III), devient au haut de la page 131 « une platitude » dont il n'est pas nécessaire de montrer « tout le vide, la maladresse, l'ineptie, et même la bêtise. » Après quoi, faisant chorus avec Bachaumont, l'auteur méconnu de *l'Isle sonnante* déclare magistralement que « pour traiter ce petit sujet, il ne fallait pas être M. Poinsinet, il fallait connaître le monde, et le grand monde, et comme l'a dit madame la comtesse de Rochefort, *cet auteur n'a vu le monde qu'à la porte.* » Le mot a été répété ailleurs avec une variante : « Ah! monsieur Poinsinet, » aurait dit la comtesse à l'auteur lui-même, « vous aurez écouté aux portes! »

Prenez-y garde, l'épigramme de madame de Rochefort n'était que le correctif d'un compliment : « Vous, chétif Poinsinet », semblait-elle dire, « vous avez peint le monde avec une fidélité surprenante pour un homme qui n'en est pas. » Mais je soupçonne, soit que le mot de madame de Rochefort ait été dit par elle, soit qu'il ait été fabriqué par un spécialiste, qu'on n'en a pas saisi la vraie malice. Le bel air sous l'ancien régime, plus haï pour ses impertinences que pour ses abus, commandait aux gens de qualité de rappeler sans cesse à leur interlocuteur la bassesse de sa naissance. « Ce mot-ci ne vaut rien, percez-nous en d'un autre! » disait je ne sais quel seigneur au spirituel Voiture, que sa charge d'introducteur des ambassadeurs ne relevait pas du péché originel : il était fils d'un marchand de vin! Un homme sans aïeux s'élevait-il au-dessus du vulgaire, devenait-il millionnaire ou ministre, on découvrait qu'il avait été valet dans sa jeunesse, ou bien on lui fabriquait une fausse généalogie de laquais, comme pour le contrôleur-général Dodun.

Il n'y avait pas à se mettre en frais d'imagination pour Poinsinet, dont le père avait été premier huissier du cabinet chez le duc d'Orléans. « Vous avez écouté aux portes »,

c'était rappeler ingénieusement et méchamment à Poinsinet qu'il était le fils de son père. Les gens du XVIIIe siècle avaient un faible pour ces allusions humiliantes. C'est ainsi que les nobles qui s'étaient donné la peine de naître se vengeaient des vilains qui se permettaient de vivre sans être nés.

N'en déplaise à Bachaumont et à Collé, *le Cercle* est écrit dans le ton du monde de ce temps, tel que nous l'ont conservé les recueils de lettres et les mémoires particuliers. Il n'y avait pas de raison pour que Poinsinet, dont les relations étaient fort étendues, et que nous voyons successivement employé aux affaires personnelles du duc d'Orléans et à ses commandements, aux récréations des Enfants de France, et admis à l'intimité des princes de Condé, possédât moins de science mondaine que le critique d'art Petit de Bachaumont ou que le chansonnier Collé.

Enfin, voulez-vous un témoignage décisif, qui écrase de son poids les prétentions aristocratiques de Bachaumont et de Collé? Je le demande à Grimm, qui cependant n'était pas tendre pour Poinsinet, et qui piétina lourdement, à l'allemande, sur le suaire du pauvre noyé. Pour le moment, il ne s'agit que du *Cercle,* en tant que peinture d'actualité : « C'est un tableau assez frappant des sociétés « de Paris. Le ton de tous ces gens-là n'est pas trop mau- « vais, et c'est le principal mérite des pièces de ce genre. » (*Correspondance,* 15 septembre 1764.) Je m'en tiens à cette citation provisoire et je retrouverai Grimm tout à l'heure pour la suite d'un jugement beaucoup plus large et plus inattendu.

On aurait su quelque gré aux censeurs de Poinsinet de ne pas s'en tenir à des protestations vagues et de signaler ses fautes de conduite ou de langage inacceptables dans la société. Il n'en a été allégué qu'une seule, et c'est Palissot qui l'a proposée, ce même Palissot que Bachaumont traitait d'infâme scélérat digne du cabanon. Le grossier Palissot prétendait qu'un homme qui se permettrait de

prendre congé d'une femme du monde en lui disant : « Bon jour, ma belle poulette ! » se ferait jeter à la porte comme un goujat. C'est beaucoup dire. Mais Palissot se trompait, très volontairement, je le suppose. Ce n'est pas un homme, c'est un médecin, qui jette cet adieu, non pas à une dame, mais à une fillette de seize ans, après l'avoir gratifiée d'une consultation pour rire. Il n'y a rien là de choquant, étant donné l'autorité sans limite qu'exerce le médecin des dames sur ses ouailles évaporées.

On se déchaîna, avec une indignation de commande, contre le personnage du poète. On déclara que Poinsinet avilissait les gens de lettres dans la personne de Damon, ne parvenant pas à faire entendre sa tragédie aux caillettes qui lui préfèrent les chansons de l'abbé et les douceurs du *tri*, autrement dit du jeu de l'hombre. Collé louait Duclos d'avoir dit en plein foyer que l'aventure de Damon n'était ni vraie, ni vraisemblable, et que « il ne pouvait y avoir que M. Poinsinet lui seul à qui l'on eût jamais pu faire une réception pareille ! » Beaucoup de bruit pour rien. Le poète Damon ne joue pas un si mauvais personnage ; un instant interdit, « Qu'il est cruel ! » s'écrie-t-il, « d'avoir besoin de certaines gens ! N'importe ! » Il remet son manuscrit dans sa poche et se retire en s'excusant de distraire Ismène et Cidalise de leurs grandes occupations, sacrifiant ainsi ses intérêts au soin de sa dignité. Je ne suis pas sûr qu'à la place de Damon, Duclos et Collé n'eussent pas avalé silencieusement la couleuvre[1].

Quarante ans plus tard, ce même Damon fut l'occasion d'un épisode tragi-comique, dont les détails ont été récemment divulgués[2]. Au mois de novembre 1804, la Comédie fit afficher *le Cercle*, qui, à vrai dire, n'avait jamais quitté le répertoire, Molé ayant conservé jusqu'aux appro-

1. Cousin d'Avallon assure que l'aventure est arrivée à Baron, qui devait lire sa comédie des *Adelphes*, en 1705, dans les salons du duc de Roquelaure, et que Poinsinet s'en est inspiré. *Comediana,* Paris, 1801, p. 45.
2. *La Décade* du 1er décembre 1886. Papiers de feu Mahérault, communiqués par son petit-gendre, le comte Émile de Najac.

ches de sa mort, survenue en 1802, le rôle du colonel, qu'il avait créé. Là-dessus, une grande colère fit bouillonner le sang d'un auteur tragique, qui passait alors pour un homme de génie, et qui n'imaginait guère qu'un pygmée de Poinsinet lui survivrait. C'était Marie-Joseph Chénier. L'auteur de *Charles IX* venait tout à point de porter au Théâtre Français une tragédie intitulée *Cyrus*, comme celle de Damon. Il considéra la reprise du *Cercle* comme une insulte de la part des comédiens; que dis-je? il imagina, par un de ces emportements familiers au *genus irritabile vatum*, que Poinsinet était son ennemi personnel, et ne s'était noyé dans le Guadalquivir que pour éviter le juste châtiment de son outrecuidance. Et il écrivit au commissaire du gouvernement, Mahérault, la lettre suivante, qui mérite d'être conservée à l'histoire littéraire :

Ce vendredi 25 brumaire, an XIII.

Je vois dans les journaux, mon cher ami, la comédie du *Cercle* annoncée pour demain. Dans cette sottise digne de Poinsinet on ne voit pas seulement un colonel faisant de la tapisserie, on y voit encore un poète tragique que l'auteur peint en ridicule; car la manie de ces polissons était d'avilir les lettres de toutes les manières. Ce poète tragique lit une tragédie de *Cyrus*. Dans le moment actuel, il m'est impossible de ne pas voir de la part de quelques comédiens une hostilité beaucoup plus qu'imprudente. Tâchez d'empêcher le scandale pour le moment et pour la suite. On peut bien rester quelques mois sans jouer ce chef-d'œuvre de Poinsinet. Si la pièce est jouée demain, je me regarderai comme attaqué, et je verrai ce que j'aurai à faire.

M.-J. Chénier.

La Comédie ne s'arrêta pas à cette burlesque sommation; *le Cercle* fut joué le lendemain, 26 brumaire (17 novembre 1804), par Fleury, Dazincourt, Mlles Contat et Mars. *Cyrus*, représenté le 8 décembre suivant, tomba tout à plat, et c'est ainsi que David-Poinsinet eut raison de Goliath-Chénier.

Il reste à vider une dernière querelle. *Le Cercle* de

Poinsinet est-il imité, comme on l'a prétendu, d'une pièce de Palissot, intitulée *le Cercle ou les Originaux*, divertissement exécuté sur le nouveau théâtre de Nancy, le jour de la dédicace de la statue de Louis XV, par ordre du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, le 25 novembre 1755 ? Palissot pouvait le croire et surtout le crier bien haut; mais il se trompait. Sa pièce fait défiler devant le spectateur un poète, une femme savante, un financier, un philosophe et un médecin, comme on les verrait dans une « Revue » du théâtre moderne, sans aucun plan déterminé ni liaison scénique. Le plus marquant de ces épisodes est une satire acerbe de Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, fort peu déguisé sous le nom de Blaise-Gille Antoine, dit le Cosmopolite. Une seule scène se retrouve dans les deux pièces, celle du médecin des dames, du médecin à la mode, traitée avec plus de gaîté et de finesse par le léger Poinsinet que par le dogmatique et brutal Palissot. L'un et l'autre médicastre parlent d'électricité et de miel aérien, et s'éclipsent pour aller porter le secours de leur art aux belles dames du faubourg Saint-Germain. Mais comment éviter de pareilles ressemblances, qui sont données par la matière même? Supposez que deux médecins, aussi frivoles que ceux-là, s'il en existait de nos jours, fussent traduits à la scène par un Pailleron, un Gondinet ou un Meilhac, ces hommes d'esprit éviteraient-ils de se rencontrer en parlant d'hypnotisme, de suggestion, de bromure ou de salicylate? Ce ne serait qu'aux dépens de l'exacte observation et de la vérité actuelle. Mais que de traits charmants, qui n'appartiennent qu'au seul Poinsinet ! « — L'ABBÉ à Ismène : Vous croyez aux médecins, madame? — ISMÈNE : Comme aux abbés. » L'amoureux Lisidor oppose quelques objections timides à ce docteur qui ne veut pas admettre que l'aimable Lucile se porte bien. « — De grâce, laissez-nous attendre les maux; nous n'aurons que trop tôt recours aux remèdes. — Voilà précisément », réplique le docteur, « ce que pense un peuple de médecins *qui ne son-*

gent qu'à guérir! » Et encore celui-ci, qui fit fureur dans la nouveauté de la pièce; c'est toujours le médecin qui parle : « J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. » De la pitié pour ses chevaux et de l'indifférence pour ses malades! Molière n'a pas été plus cruel pour les médecins de son temps. Poinsinet excelle en ces sortes de traits vifs et courts, qui sont comme de l'essence de comédie. Vous n'en trouverez pas l'ombre dans l'œuvre entière de Palissot, qui ne se noya pas dans le Guadalquivir, mais qui devint théophilanthrope. C'est bien pis.

Du reste, Palissot sentait si bien la faiblesse de ses revendications qu'il les appuyait d'arguments étrangers à sa propre cause. Tout est pillé. Il y a dans *l'Eté des coquettes* un maître à chanter, qui chante comme c'est son état, et un abbé qui ne chante pas : où est la ressemblance? Poinsinet a mis dans la bouche de son baron, un vieil officier qui s'est retiré dans ses terres pour les faire valoir, des paroles émues, qui développent la fonction sociale de l'agriculture et du seigneur moderne qui s'en fera l'apôtre : « Entouré des paysans qui le chérissent en père, il les anime « au travail, il les encourage, il les récompense; ces gens-« là ne le louent pas, mais ils le bénissent, et cela vaut « mieux. Il connaît ses prérogatives; il n'y déroge pas, « mais il rougirait d'en abuser; il sçait qu'il commande à « des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'as-« sure le droit de l'être lui-même. » Qui ne reconnaîtrait dans ces maximes la substance d'un livre fameux, *l'Ami des hommes*, qui venait de paraître? Palissot ne s'y trompe pas; ce serait bien le cas d'avouer que Poinsinet n'était pas d'une ignorance si crasse qu'on le voulait bien dire et qu'il ne négligeait pas les lectures sérieuses. Au contraire, nouveau grief; pourquoi diantre un faiseur d'opéras-comiques s'avise-t-il de lire les feuilles d'agriculture de M. Dupont de Nemours, collaborateur et partisan du marquis de Mirabeau? Enfin, lorsque Poinsinet sera las d'avoir pillé Palissot, d'avoir pillé Dancourt, d'avoir pillé Boissy,

d'avoir pillé les physiocrates et les économistes, il se pillera lui-même. La Lisette du *Cercle*, en ses spirituelles tirades sur la médisance permise aux valets contre leurs maîtres, copie mot pour mot la Lisette de *l'Impatient*. Et c'est justement cette dernière insinuation qui met à nu la mauvaise foi de Palissot. La Lisette de *l'Impatient* parle en vers, celle du *Cercle* en prose, et la translation de l'une à l'autre langue suffirait à renouveler la pensée et l'expression. Et depuis quand un auteur n'aurait-il plus le droit de reprendre, dans une comédie tombée, quelque morceau bien venu, qui peut espérer une meilleure fortune? Du reste, je transcris ici les vers de *l'Impatient* en faveur des curieux; ils pourront comparer :

> Mais un maître est-il donc exempt de la satire?
> Vieux préjugé, crois-moi! le plus vil artisan
> Dans son obscur taudis peut être médisant
> Et le plus grand seigneur est souvent sa victime.
> Méprisons une loy dont l'abus nous opprime.
> Si nous sommes réduits à ramper, à servir,
> Nous est-il défendu d'oser nous divertir?
> Un maître parle, on sert, mais aussi sans scrupules,
> Nous pouvons nous moquer de tous ses ridicules;
> S'il est lent être vifs, s'il est vif être lents;
> Caustiques s'il est fier, s'il gronde impertinents.
> L'esprit de notre etat est celui de critique;
> On est craint, mais jamais aimé d'un domestique,
> Et tel se croit partout loué dans ce qu'il fait
> Qui lui-même est chez lui joué par son valet.

En revanche, je ne cacherai pas aux amateurs qui pourraient, par aventure, porter quelque intérêt à ce petit débat, que Poinsinet a quelquefois butiné, comme l'abeille, sur des fleurs indigènes ou même étrangères. Cela suffit au besoin pour montrer qu'il était homme de lecture, et de bonnes lectures. Est-ce donc à un conte de Mme de Sévigné sur la mort de Turenne, n'est-ce pas plutôt à Swift qu'il emprunte la plaisante oraison funèbre du comte d'Origny par madame Araminte, absorbée dans les péri-

péties de son tri : « Je jouerai sans prendre... Cela est « cruel, marquis... Le coup est assez beau... Sa pauvre « veuve !... C'est en cœur, Mesdames. » Il paraît que Swift, l'auteur de *Gulliver,* avait décrit, de son vivant, l'effet que produirait la nouvelle de son trépas parmi les belles dames, ses admiratrices. « Ah ! mon Dieu ! » s'écriera l'une d'elles, « le pauvre Swift est mort... Carreau... c'était un « homme d'esprit... Trèfle... Il était un peu malin. La « vole. » Qui gronderait Poinsinet d'une pareille conquête sur l'Angleterre ? C'est de bonne prise.

On s'étonnera qu'une si petite comédie fournisse la matière d'une si longue étude ; mais on la grossirait aisément aux dimensions d'un volume en réunissant les diatribes des ennemis de Poinsinet, sans cesse ranimées par le succès inextinguible de sa pièce. *Le Cercle* est demeuré au répertoire de la Comédie Française pendant soixante-seize années consécutives ; il fut joué pour la dernière fois le 18 février 1840, par MM. Menjaud, Perier, Maillart, Monrose, Régnier, Mirecour, M[mes] Mars, Rabut-Fechter, Noblet, Dupont et Doze. Mademoiselle Mars, que nous avons déjà trouvée en possession du rôle d'Araminte en novembre 1804, l'a donc gardé pendant trente-six années consécutives, aussi applaudie, aussi fêtée à son couchant qu'à son aurore. Elle fut cependant distancée par Molé, qui garda pendant trente-huit ans, de 1764 à 1802, le rôle du colonel.

Quelque opinion qu'on se forme de la personne et des mérites de Poinsinet, il faut accepter celle du public sur une pièce que de pareils artistes ne se sont pas lassés de jouer, que trois générations ne se sont pas lassées d'applaudir.

L'année dernière, j'admirais l'exacte reproduction d'un cercle parisien dans *le Club* de MM. Edmond Gondinet et Félix Cohen, et je me disais que nos petits-enfants y trouveraient un tableau fidèle d'un coin de la vie parisienne vers la fin du dix-neuvième siècle.

Le souvenir du *Cercle* de Poinsinet, que je venais de

relire par hasard dans la solitude bruyante d'une plage normande, me revint aussitôt, et je souhaitai de revoir un salon de Paris sous Louis XV, meublé, peuplé et costumé avec la richesse élégante et le goût artistique qui conviennent à la Comédie Française.

Ce fut comme dans le conte des *Souhaits*. A peine avais-je pensé tout haut que j'étais exaucé : j'apprenais que M. Jules Claretie, en assumant l'administration de la Comédie Française, s'était dressé pour lui-même un canon de pièces anciennes dont la reprise lui paraissait nécessaire pour remplir les lacunes du riche musée confié à sa garde, et que *le Cercle* y était inscrit en première ligne.

— Je ne vois pas bien, me disait hier un ami, quel besoin se fait sentir d'exhiber cette vieillerie; voilà un engouement bien étrange, et convenez avec moi que si les contemporains de Poinsinet, le mystifié, revenaient au monde, ce ne serait plus de lui qu'ils riraient, mais de vous.

— N'en faites pas le pari, ai-je répliqué, car vous avez perdu d'avance; c'est précisément un des contemporains de Poinsinet, un de ses plus dédaigneux contempteurs que j'évoque pour vous répondre, et que je fais sortir de sa tombe. C'est à Grimm que je rends la parole. Écoutez et avouez-vous vaincu.

« Supposez », écrivait Grimm le 15 septembre 1764, huit jours après la première représentation du *Cercle*, « supposez que, suivant le dessein de M. Poinsinet, sa « petite comédie aille à la postérité, qu'elle (la postérité) « soit en état de l'entendre parfaitement, ce qui n'est « pas aisé lorsque le sel et la finesse consistent dans le « ton, on peut croire qu'elle s'enquerra avec quelque « curiosité si ces mœurs ont été réellement les mœurs « d'une grande et illustre nation, puisqu'enfin toutes « les comédies du temps l'ont ainsi représentée; si les « femmes en général, aux intrigues et à la galanterie « près, passent leur vie dans ce désœuvrement, dans cet

« abandon de tout sentiment quelconque, comme Ara-
« minte, Cidalise ou Ismène; si enfin la jeunesse distin-
« guée par la naissance, et par les autres avantages de la
« fortune ressemblait, par son oisiveté, son ignorance et
« sa dégradation, à ce jeune marquis ou à ce Lisidor em-
« pesé et pédant, dont l'auteur a compté faire l'homme
« estimable de sa pièce, ou enfin à cet abbé mignon de
« M. Poinsinet. Il faut espérer que les curieux d'alors
« pourront se répondre que ces mœurs ont été en effet
« celles d'une génération aussi courte que frivole, dont
« les travers ont été réparés par des siècles de vertus;
« car si de telles mœurs eussent duré plusieurs générations
« de suite, l'histoire apprendrait sans doute en même
« temps aux curieux des siècles à venir les funestes in-
« fluences que leur durée aurait eues sur la gloire et la
« splendeur d'une telle nation. »

Grimm vécut assez vieux pour s'étonner lui-même de la sombre prédiction qu'il formulait, sans autre guide que son instinct de critique littéraire, vingt-cinq ans avant la révolution de 1789, trente ans avant le règne et la chute de la Terreur. N'admirez-vous pas qu'il ait écrit ces lignes saisissantes à propos de l'œuvre, plus légère que la plume au vent, d'un auteur qu'il donnait à ses nobles correspondants d'Allemagne pour « une espèce d'imbécile », et qu'en prévoyant, peut-être par ironie, que l'un et l'autre iraient à la postérité, il ait été prophète?

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le Cercle est devenu très rare en librairie, et l'on n'en réunirait pas aisément une demi-douzaine d'exemplaires. M. Paul Ollendorff a eu l'heureuse idée de le réimprimer, et m'a chargé du soin de cette nouvelle édition *cum commento*. J'en ai collationné le texte sur le manuscrit original qui se trouve dans les archives de la Comédie Française et que M. Jules Claretie a bien voulu m'autoriser à consulter, et en même temps sur l'édition *princeps*, que je décris ci-après (Paris, Duchesne, 1764).

Cette édition est généralement conforme au manuscrit, c'est-à-dire que les corrections autographes de Poinsinet y sont fidèlement reportées. Mais le manuscrit a subi des coupures, dont l'imprimé ne tient pas toujours compte. J'en ai inféré que plusieurs de ces suppressions étaient postérieures aux premières représentations de la pièce, et, en conséquence, j'ai laissé subsister plusieurs passages de l'imprimé, coupés dans le manuscrit, mais qui ont dû être dits en scène, de manière à donner autant que possible le texte de la pièce telle qu'elle fut représentée le 7 septembre 1764.

J'ai scrupuleusement suivi l'orthographe de l'édition *princeps;* elle a le mérite d'être homogène ; les imparfaits

conservent l'*o* traditionnel, et l'accent grave sur les *è* n'y est employé nulle part. L'orthographe moderne, dite de Voltaire, apparaît au contraire mélangée avec l'ancienne dans les éditions subséquentes; la révolution est complète à partir de 1770. Ce « fait de langue » mérite d'être noté.

Les éditions du *Cercle* ont été très nombreuses dans le cours de cent vingt-trois ans. Je me borne à décrire ici les plus anciennes, imprimées pendant les dix années comprises entre la représentation de la pièce et la mort de Louis XV (1764-1774).

1. *Le Cercle ou la Soirée à la mode,* comédie épisodique en un acte en prose, par M. Poinsinet, de l'Académie des Arcades de Rome, représentée pour la première fois par les Comédiens Français ordinaires du roi, le 7 septembre 1764. *Amavit risus, nunc mores pingere tentat.*

Fleuron (rose et feuillages).

A Paris, chez Duchesne, libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M.DCC.LXIV.

Avec Approbation et Privilege du roi. Epître dédicatoire à Papillon de la Ferté.

51 p. in-8. Après le mot FIN, on trouve les paroles d'un vaudeville, composé de trois quatrains, dont le premier est seul imprimé dans le courant de la pièce à la page 32.

C'est l'édition originale.

Manque à la Bibliothèque Nationale.

2. Autre (*Bibl. Nat.* Y Th. 2931-4.) 1764. Le prix est de 24 sols avec la Musique. Musique grossièrement gravée à la p. 70. La distribution des rôles est indiquée en face du nom des personnages.

3. Autre. Besançon, chez Fantet, libraire, 1765. *Avec permission.* 40 pp. 84 8°.

4. Autre (*B. N.* Y Th. 2935). Même titre. P. 70, vaudeville, musique élégamment gravée. Vve Duchesne, 1770.

5. (*B. N.* Y Th. 2937.) Autre titre en caractères de fantaisie. — Distribution. Pas d'épître dédicatoire. Vve Duchesne, 1771. P. 48, vaudeville sans musique.

6. (*B. N.* Y Th. 2938.) Nouveau titre. — Le prix est de douze sols. Pas de distribution, pas d'épître. Vve Duchesne,

1773. P. 42, vaudeville, pas de musique. P. 44. On trouve à Toulon, chez J.-L. Mollard, imprimeur libraire, place Saint-Pierre, un assortiment de pièces de théâtre imprimées dans le même goût. Gr. in-8°. 1773.

AUGUSTE VITU.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE

En un Acte & en Prose,

Par M. POINSINET, de l'Académie des Arcades de Rome,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 7 Septembre 1764.

Amavit risus, nunc mores pingere tentat.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A Monsieur

PAPILLON DE LA FERTÉ,

Intendant, contrôleur général de l'Argenterie, Menus Plaisirs et affaires de la Chambre du Roi.

Monsieur,

L'hommage de cette petite Comédie vous est dû; les applaudissements dont elle a été suivie, m'ont étonné moi-même autant que mes ennemis. Je cherche moins, en vous la présentant, à demander de nouvelles bontés, qu'à vous donner un témoignage de ma reconnaissance pour les anciennes. N'attendez pas de moi ces louanges que l'intérêt prodigue à l'orgueil. Votre mérite, chéri de tous les Gens de Lettres, va devenir précieux à la nation entière, quand elle apprendra que, sous les yeux toujours ouverts de Messieurs les premiers Gentilshommes de la Chambre, votre travail et vos soins ont donné à nos Théatres une forme, une consistance, qui nous avoit été jusqu'alors inconnue : vous avez banni les abus, et pesant dans une juste balance les intérêts du Public, ceux des Gens à talents, vous avez établi un ordre d'où résulte la satisfaction de l'un et la gloire des autres. Vous protégez les Arts par état, vous les suivez par goût, vous les culti-

vez vous-même, vous les animez encore par l'attrait des récompenses ; et la justice que je vous rends ici est, pour un homme qui pense, le plus flatteur des éloges. Puissé-je, par de nouveaux succès, mériter de consacrer plus particulièrement mes foibles talents aux plaisirs de notre auguste Monarque ! Alors, soumis à vos conseils, et suffisamment récompensé de mon travail par la gloire d'en avoir été chargé, je n'en desirerai près de vous d'autre prix que votre amitié, et la permission de vous assurer de l'inviolable attachement avec lequel je suis,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur

POINSINET.

PERSONNAGES	*ACTEURS* 1764	1887
ARAMINTE, veuve d'un Financier.	Mme Préville.	Mlle Pierson.
CIDALISE, } Ses amies.	Mlle d'Épinay.	Mlle Frémaux.
ISMÈNE, } Ses amies.	Mlle d'Hus.	Mlle du Minil.
LUCILE, fille d'Araminte	Mlle Doligny.	Mlle Durand.
LISETTE, sa femme de chambre. .	Mme Bellecourt	Mlle Kalb.
LISIDOR..	M. d'Auberval.	M. Boucher.
LE MARQUIS, jeune Colonel. . . .	M. Molé.	M. Prudhon.
LE BARON, ancien militaire.. . . .	M. de Bonneval.	M. Garraud.
UN MÉDECIN.	M. Préville.	M. de Féraudy.
UN ABBÉ.	M. Auger.	M. G. Beer.
DAMON, bel esprit	M. Bouret.	M. Truffier.

La Scène est à Paris
dans la maison de Madame Araminte.

LE CERCLE

OU

LA SOIRÉE A LA MODE

Le théâtre représente un Salon de Compagnie, où se trouvent des Sièges, un Canapé, un Métier de Tapisserie, des Tables de Jeu, des Livres de Musique, une Guitare, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, LISIDOR

(Ils entrent de différents côtés.)

LISETTE.

Ah ! c'est vous, Monsieur ! Quoique nous vous desirions sans cesse, nous ne vous attendions pas si tôt.

LISIDOR.

Mon empressement t'étonnera moins, quand le motif t'en sera connu. Je viens de recevoir quelques

nouvelles qui m'affligent, et je voulois avoir, à l'issue de son dîner, une conversation avec l'aimable Lucile. (Il tire sa montre.) Le repas me paroît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que Madame Araminte s'amuse à table : depuis que je la connois, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se desire; mais nous avons compagnie.

LISIDOR, tirant une bague de son doigt.

En attendant que l'une ou l'autre de ces Dames soit visible... te pourrai-je consulter sur ce bijou ?

LISETTE, prenant la bague.

Comment ! c'est la plus jolie bague...

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition : c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle seroit bien ingrate !

LISIDOR, finement.

J'espere cependant que tu ne le seras point, Lisette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnaissance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite, plus rare encore, de savoir donner avec grace. Aussi, qui ne s'intéresseroit à vous? Si Lucile pouvoit disposer d'elle-même, je vous suis caution que le Marquis, malgré son élégance et ses talons rouges, ne remettroit jamais les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sais quels étoient avec moi les engagemens de Madame Araminte. Seroit-elle femme à les oublier? Dois-je le craindre? Toi, qui la sers depuis longtemps, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractere; indique-moi, de grace, quels seroient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse et me contente. Nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse, et de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres, tant de plaisir à les divulguer! tenez, cela nous console, nous soulage; et il semble que cette petite médisance, qui, dans le fond, est bien innocente, allege de temps en temps le poids de l'obéissance, et rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincèrement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en, je vous en prie; elle n'y réussiroit pas elle-même. Sait-elle jamais ce

qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans la haute finance empêchoient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissans de son épouse, elle a choisi dès lors pour son idole cette liberté extrême, qui, dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exercice de la vertu. Tour à tour coquette et sensible, incertaine et bizarre, toujours le cœur vuide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la Musique et les petits Chiens, les Magots et les Mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentimens de la Société qui nous environne; et jeunes encore, aimables et riches, nous travaillons moins à jouir de la vie, qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prends pas garde, Lisette, que ce portrait est à-peu-près celui de toutes les femmes de son état : si demain la fortune t'en faisoit changer, il deviendroit le tien...

LISETTE.

Peut-être; mais il n'en seroit pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les regles du respect de juger ainsi sa maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, et l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le mérite de mon nouveau rival.

LISETTE.

Votre rival? fi donc! il faudroit, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas: Lucile, élevée en province sous les yeux d'une tante respectable, ne connoît que les douces impressions de la nature et de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis voudroit bien nous paroître, elle sait apprécier son mérite, et s'apperçoit, aussi bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessein de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence et des dettes; voilà de cet homme si merveilleux quels sont, en quatre mots, la conversation, les vertus et les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devroit pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante; mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu, au dépens de ton cœur, les honneurs de ton esprit?

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? Que je suis trop sincere? je vous l'avoue, et tout est dit : aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachoient mieux, je n'en rirois pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit; et il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien euxmêmes. Ah! qu'il me seroit aisé de m'égayer encore aux dépens de la société d'Araminte! Je vous parlerois de Cidalise la prude, de la minaudière Ismene, qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace...

LISIDOR.

Mais ta Maitresse ne verroit-elle plus cet homme sensé, cet ancien Militaire?

LISETTE.

Qui? ce Baron Philosophe, qui dit tout ce qu'il pense et se permet de tout penser? Si fait vraiment. C'est le Tuteur de Lucile; nous lui avons cru pendant quelque temps des vues sur Madame; mais tout cela est fini, il ne vient ici que rarement, ou plutôt il n'y vient jamais qu'il n'y soit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connoître; mais malheureusement il vit sans cesse à la campagne : mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conserve toujours le plus grand crédit sur l'esprit d'Araminte; et s'il vouloit... Mais quelqu'un vient, c'est ma jeune Maitresse; son petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute seule.

SCÈNE II

LISETTE, LUCILE, LISIDOR

LUCILE, d'un ton naïf.

Ah! vous voilà, Monsieur?

LISIDOR.

Quelles que soient mes occupations, belle Lucile, mes sentimens pour vous se justifient par ma con-

duite. Je consacre à vous attendre tous les momens où je suis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus si la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! Ce qui ne seroit qu'un trait ingénieux de la part d'une Coquette, devient un sentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne sais plus ce que je vous ai dit; je suis si troublée! ma mère m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a presque point dîné, parce qu'elle se dit malade. Moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'assurant qu'elle n'avoit jamais eu le teint meilleur; et point du tout, je l'ai mise d'une humeur affreuse.

LISETTE.

Vraiment! c'est que vous ignorez encore, Mademoiselle, que rien n'est moins décent dans le monde[1] que de jouir d'une santé parfaite : à quelque prix que ce soit, on veut inspirer un sentiment. Une jolie Malade se fait plaindre; et pour la coquetterie, la petite santé est une ressource.

1. C'est le texte du manuscrit. L'édition première dit « le grand monde. »

LUCILE.

Ah! je te promets que, si j'eusse bien connu ce monde et ses travers, je n'aurois pas tant desiré de quitter la Province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez! Ainsi vous haïssez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, et vous voir, et vous jurer que je vous aime?

LUCILE.

Vraiment non... Je sais bien que ce n'est pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les personnes qui viennent ici, vous êtes le seul dont la conversation me soit chere.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, sur la résolution que, malgré ses promesses, votre mère a prise de vous unir avec le Marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me désespere.

LISIDOR.

Vous... ne l'aimez pas?

LUCILE.

Je ne le puis souffrir... Si cependant on me l'ordonne...

LISIDOR.

Je vous entends, je sais que l'obéissance est un devoir; mais ce devoir a ses bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez sans cesse, et d'après vos discours et mes livres, je suis quelquefois bien tentée de croire qu'une obéissance aveugle tient un peu du préjugé; mais quand la réflexion me ramène à moi-même, ce que je crois plus fermement encore, c'est que l'exacte observation des bienséances est un des premiers devoirs de mon sexe, et qu'entre le vice et la vertu, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.

LISIDOR.

Que vous êtes charmante! et qu'il est rare et beau d'unir tant de raison à tant de graces! Eh bien! ne parlons plus de désobéissance; mais par quelque résistance au moins tâchons d'obtenir du temps. Si je connois bien Madame Araminte, le Marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire; l'inconséquence et la légéreté sont le caractère distinctif des gens à la mode, et mon heureux Rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sais quel heureux hasard lui a fait si vite acquérir.

LISETTE, prenant le milieu du Théâtre.

Oh! ceci me regarde; c'est une petite anecdote que je possède et qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez. Notre Maitresse et ses deux inséparables, vous reconnaissez bien Ismene et Cidalise, ennuyées d'un Tri et ne sachant sur quoi médire, s'avisèrent de s'occuper. Araminte à ce métier achève une fleur de

tapisserie; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait approcher de son fauteuil un tambour et brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Ismene, couchée sur le canapé, travaille un falbala de Marly. On entend des chevaux hennir, l'escalier retentir; un Laquais annonce, et le Marquis paroît. « Que je suis heureux de vous trouver, Mes-
« dames! mais que vois-je? Que ce point est égal!
« Comme ces fleurs sont nuancées! C'est l'ouvrage
« des Graces, c'est celui des Fées, ou plutôt c'est le
« vôtre. » Aussi-tôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on ne le soupçonnoit pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, et voilà mon Colonel qui fait de la tapisserie. On le considere, on l'admire; mais ce n'est rien encore : il quitte Araminte et son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, et déjà sa main légere achève le contour de la fleur à peine commencée. Ismene, la minaudière Ismene, laisse alors tomber un regard, et ce regard veut dire : *Serai-je la seule délaissée, mon ouvrage est-il indigne de vos soins? Non, Madame, non certainement,* reprend l'impétueux Marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala, et accélere d'autant plus son ouvrage, qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismene. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois femmes; le Marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous et les quitte : mais que le frippon savoit bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un Colonel qui brode, qui fait de la tapisserie! il est charmant, il faut se l'attacher; mais, comment? Lucile est fille, eh bien! qu'il soit son époux. Le desirer, le dire et le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte

prononce, ses deux Compagnes approuvent; et c'est ainsi que des rares et précieux talens du Marquis, Mademoiselle devient en ce jour la récompense et la victime... Mais chut, taisons-nous, j'entends Madame, et je doute fort que nos petites réfléxions lui conviennent.

SCÈNE III

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange. (A Lisidor.) Bon jour, Monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous, je m'apperçois assez, Mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuyent; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espere, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mère...

ARAMINTE.

Eh, je sais bien que je le suis. Rentrez; votre Maître à chanter vous attend. (Lucile sort.) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (A Lisidor.) Je crois, Monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LISIDOR.

A moi, Madame? Ce seul mot me pénétreroit de reconnaissance, si j'osois y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phrases. La Compagnie est dans le petit sallon; vous restez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'appercevoir que c'est ma fille qui vous y retient; il me semble que cela est fort honnête. Au reste, vous me rendrez un vrai service; et si vous pouviez un peu redresser son esprit...

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi; et s'il m'étoit permis de souhaiter quelque chose à votre aimable fille, ce seroit de rester toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos desirs seront parfaitement remplis : c'est dont je tremble... Que faites-vous donc là, Lisette? Ne vous ai-je pas dit que j'allois au Spectacle? Il est près de cinq heures. Vous ne songez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame, mais il y a quelquefois si loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant; mais aujourd'hui je ne puis disposer de moi-même; je te dis que l'on m'entraîne. (Lisette sort.)

LISIDOR.

Je vous en félicite : vous allez, ainsi que tout Paris, admirer ce chef-d'œuvre que chérit plus particulièrement son Auteur[1] : vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope.

ARAMINTE.

Moi, Monsieur? je m'en garderai bien. Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce Spectacle que les yeux gros de larmes et le cœur de soupirs. J'ai vu même quelquefois qu'il m'en restoit sur le visage et dans l'ame une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvoit éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? un tintamarre d'incidens impossibles, des reconnoissances que l'on devine, des Princesses qui se passionnent si vertueusement pour des Héros, que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sait et que personne ne croit; des injures contre les Grands, et par-ci par-là

1. J'ai eu l'honneur d'entendre répéter plusieurs fois par M. de Voltaire, que *Mérope* étoit la Tragédie qu'il préféroit. *(Note de Poinsinet.)*

quelques imprécations. En vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus et le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes....

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra-Comique, Monsieur, vive l'Opéra-Comique! le Théâtre Italien est à mon gré le vrai Spectacle de la Nation; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit, il reveille, il anime, il égaie, il enlève.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des Pièces en général aussi peu soignées....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune; n'imaginez donc pas que ce soit le genre des Pièces qui nous y attire : est-ce qu'on y prend garde? Et non, Monsieur, c'est la Musique, c'est cette Musique brillante qu'il est du bon ton de trouver sublime; pour les Pièces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je serois fort embarrassée de vous dire le titre; et pour moi, je fais personnellement si peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poëte prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaisie de chanter.... A propos, on me conseille de vendre ma Terre en Champagne; vous la connaissez, nous en raisonnerons; je placerai cet argent sur ma tête et sur celle de ma fille: cela m'arrangera, ainsi que le Marquis, dont l'unique desir est d'augmenter son revenu.

LISIDOR.

Ainsi malgré l'espoir que vous m'avez permis, il est décidé que le Marquis?....

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile.... Et vous ne devez pas m'en vouloir..... Je sais bien quelles étoient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une sorte de convenance. Vous tenez à votre état; il est triste, je le suis naturellement, et j'ai besoin d'un gendre qui m'égaie. Au reste, je ne réponds point des événemens.

LISIDOR.

Et moi, je compte sur eux, Madame; aujourd'hui je cède à mon Rival, mais son triomphe pourroit avoir peu de durée. On le dit encore attaché au char d'une certaine Comtesse, que sans doute il vous sacrifie : je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connois le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette?

SCÈNE IV

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR

LISETTE.

La Marquise Céliante....

ARAMINTE.

Cette petite précieuse! quoi! déjà des visites!

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son Valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au Spectacle, elle vous envoie demander si vous voulez lui donner une place, et venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! sérieusement, Céliante me demande?... Mais, en vérité, Lisette, voilà bien la proposition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien!

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Lisidor? Que je me charge de Céliante, que je la conduise au Spectacle! Mais, j'aimerois autant y mener ma fille. Vous ne la connoissez donc pas? C'est la plus maussade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, et Madame affecte de ne se parer jamais; elle ne met ni diamants, ni rouge; elle semble dire : « Regardez-moi, je suis jolie, mais ces charmes-là « sont à moi, il n'y a point d'art, je n'en ai que faire; « la Nature a pourvu à tout »... Joignez à cela son impertinente manie de ne porter jamais que des ajustements jaunes, et de se placer toujours à côté de moi qui suis blonde.

LISIDOR.

J'ignorois ces motifs; mais seroient-ils assez puissants pour vous faire renoncer au plaisir que vous vous promettiez au Spectacle?

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs, où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vu quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge et braver en public tous les hasards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrois pas; et puis il faudroit au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, et tout cela ressembleroit à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai... ma migraine, et que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (Lisette sort.) (A Lisidor.) Aussi-bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir; s'il ne me trouvoit pas, il faudroit

bouder des siecles. Mais qu'entends-je? Seroit-ce déjà lui ? Je vous garde au moins, Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connoître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous en prie, à tout l'ennui d'un tête à tête de cette espece. Cet homme est un original, dont le caractere..... Eh, bon jour, mon cher Baron.

SCÈNE V

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON

LE BARON.

Bon jour, ma belle Dame. Pardon, si j'entre sans façons, sans me faire annoncer, mais ce n'est pas ma faute. Vos gens sont si occupés à jouer dans votre antichambre, que, malgré le bruit que j'ai fait, ils n'ont pas daigné m'appercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des siècles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a longtemps que je ne suis venu. Mais, que voulez-vous ? On ne peut pas être par-tout. Je ne dis pas par-tout où l'on s'amuse; car si on n'alloit que là, on resteroit souvent chez soi.

LISIDOR.

Ce Gentilhomme n'est pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraissez toujours aussi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureusement par devoir, que l'on oublieroit enfin l'existence de la vérité, si le cœur de quelque galant-homme ne lui servoit encore d'asyle ! Au reste, ce n'est point vous qui me devez reprocher ma franchise; elle vous a souvent été utile, et va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh ! je m'y attendois.

LE BARON.

Je n'aime pas les visites inutiles; mais savez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très importante? Peut-on s'expliquer devant Monsieur ?

ARAMINTE.

Il est de mes amis, il est digne d'être des vôtres; sa réputation même vous est déjà connue; c'est Monsieur Lisidor.

LE BARON.

Vous êtes peut-être, Monsieur, le seul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'est trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matiere. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chere Araminte, au singulier bruit qui se répand de vous dans le monde ?

ARAMINTE.

Comment ?

LE BARON.

Etes-vous décidée absolument à marier votre fille, sans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou, sans mérite ?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR, à Araminte, à demi-voix.

Vous voyez, Madame, que je ne suis pas le seul...

ARAMINTE.

Oui, je sens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le suis que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état et de mon âge ne se compromettent jamais, et n'avancent rien sans en avoir les preuves.

ARAMINTE.

Quelles que soient les vôtres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure, à mon tour, de croire que ce mariage ne se fera point. Je viens tout exprès ici vous proposer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entends-je ?

ARAMINTE.

Et quel est-il ?

LE BARON.

C'est moi.

ARAMINTE.

Quoi ! vous-même, Baron ?

LE BARON.

Oui, moi-même ; que trouvez-vous donc là de si surprenant ? Je suis las de vivre seul au sein d'une maison, que ma fortune rend honnête, mais où mon âge n'appelle plus les plaisirs ; je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou de neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers ; et puis, je ne sais, je me sens un certain vuide dans l'ame ; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins ; je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfants, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours. En for-

mant leur cœur, je jouirai du mien, cela m'animera, m'occupera, car il faut s'occuper : j'en ai plus besoin qu'un autre, et je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, Monsieur; et j'aurois cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre pouvoit regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le seroit, sans doute, pour qui n'en abuseroit pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent? Les plaisirs honnêtes ennuient bientôt un homme qui peut se livrer à tous ; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blâse, le goût s'endort; et ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent. Du moins je pense ainsi, et voilà ce qui me détermine.

LISIDOR, à part.

Je ne m'attendois pas à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre proposition me flatte en même temps qu'elle m'étonne; songez-vous bien, Baron, que Lucile est si jeune?...

LE BARON.

Vraiment, j'avois d'abord jetté les yeux sur vous. Je vous estime, je vous honore, et même, vu votre âge et d'autres considérations, peut-être nous conviendrions-nous beaucoup mieux : mais vous vivez dans

le monde, vous l'aimez, il faudroit y renoncer; et je m'apprécie, je n'en vaux pas le sacrifice. C'est à la main de Lucile que j'aspire ; elle a été élevée en Province; elle est jeune, assez naïve, il lui en coûtera moins pour se faire à ma façon de penser; car je vous déclare que j'ai dessein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une résolution bien sévere.

LE BARON.

Vous le croyez, vous autres, que le tourbillon du monde entraîne ; vous ne concevez pas le plaisir qu'il y a de vivre loin du tumulte et chez soi. Une maison simple et bien disposée, où l'agréable s'unit sans faste à l'utile, un Ciel serein, un air pur, des alimens salubres, des vêtemens commodes, une société peu nombreuse, mais choisie, des plaisirs vrais que ne suit jamais le repentir, et qui servent à la santé loin de la détruire ; c'est là, c'est du sein de son château qu'un bon Gentilhomme voit se fertiliser sous ses yeux la terre qu'il a souvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élèvent sous sa vue, et sa joie s'accroît avec eux. Entouré de Paysans qui le chérissent en pere, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble ; il les encourage, il les récompense. Ces gens-là ne le louent pas, mais ils le bénissent; et cela vaut mieux. Il connoît ses prérogatives ; il n'y déroge pas, mais il rougiroit d'en abuser; il sçait qu'il commande à des hommes, et c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron ; il y a bien du vrai

dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au désespoir, mais les engagemens que j'ai pris sont d'une nature à ne pouvoir se rompre ; et si j'osois manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monsieur, qui depuis longtemps se propose.

LE BARON.

Quoi ! Lisidor aussi prétend à Lucile ?

LISIDOR.

Je l'ai vue, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens....

LE BARON.

Il me suffit. Vous sçavez ce que je pense de vous, et je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez ? On pourra s'amuser, j'ai du monde.

LE BARON.

Raison de plus pour que je vous quitte.

ARAMINTE.

Au moins revenez souper ; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai, de ma part aussi, bien des choses à vous dire. Je reviendrai, mais à condition que nous ne serons

pas plus de huit à table, et que les valets sortiront dès qu'ils auront servi.

ARAMINTE.

On fera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce soir. (A Lisidor.) Vous m'intéressez, tenez ferme, et s'il en est besoin, je vous promets mon secours. Au revoir, ma charmante Araminte. (Il sort.

ARAMINTE.

Quoique le Baron se plaise à paroître extraordinaire, on ne peut lui refuser un fond de bon sens et de probité.

LISIDOR.

Il seroit à souhaiter que tous les hommes lui ressemblassent.

SCÈNE VI

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR

ARAMINTE.

Vous voilà donc, Monsieur Damon? Que font nos Dames?

DAMON.

Elles vont se rendre ici; et si cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres et

leur présence, pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la desirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en serai charmée : cela vient à miracle, je reste chez moi; et, tenez, voilà Monsieur (en montrant Lisidor) qui pourra vous donner d'excellents avis : c'est un connoisseur.

DAMON.

Je n'en doute pas... cependant, pour des avis, je les écouterai, sans doute... Mais... ma Pièce est finie, Madame, et je crois avoir à peu près tout prévu; ainsi il ne reste plus...

LISIDOR, en souriant.

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'espere au moins : le choix du sujet a généralement paru très-heureux; les situations frappantes, les incidens bien ménagés... Pour la versification, c'est un médiocre avantage, j'en conviens : mais encore en est-ce un; et parmi les Auteurs naissants, je n'en apperçois pas qui s'avise de me le disputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déjà percé.

DAMON.

Il est vrai, Madame; *j'avois à peine mes dix-neuf ans, que je faisois déjà parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'aie renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon serment... Nous aurons des loges ?

DAMON.

N'en doutez pas : j'ai toujours compté sur votre bienveillance ; et en vérité, pour nous soutenir dans la carriere des arts, nous avons besoin que les personnes de votre rang daignent semer quelques roses sur les épines dont elle est remplie.

ARAMINTE, à Lisidor.

Comme il parle ! (A Damon.) Vous pouvez compter sur moi : j'y menerai vingt femmes. Je vous le répete, j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanson que vous m'avez adressée le jour de ma fête... Je veux vous la montrer, Lisidor : vous en serez séduit ; elle est toute ame.

SCÈNE VII

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ

Les portes s'ouvrent ; les deux femmes entrent d'abord, Ismene (*donne le bras*) ou[1] s'appuie sur le bras de l'Abbé. Lisidor va au-devant de Lucile, qui suit avec Lisette[2].

ARAMINTE, allant au devant.

Eh ! venez donc, mes charmantes... Vous savez notre aventure ?

1. *Sic* dans le manuscrit.
2. J'ai, selon mon usage, noté la Pantomime de cette Pièce

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela est incroyable; cette petite Céliante a la fureur de se trouver par-tout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela, vraiment! c'est le Baron; il sort d'ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie! Mais c'étoit sur toi que nous avons toutes cru qu'il avoit des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnois sans m'en occuper.

ISMENE, à Lucile.

Je vous en fais mon compliment, Mademoiselle; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On diroit que tous les aspirans se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de sortir, Monsieur Lisidor est ici, et le Marquis ne peut tarder d'y paroître.

ARAMINTE, à Ismene.

Ah! j'espère être bien-tôt délivrée de toutes ces tracasseries. (Les Domestiques préparent des sieges.) Voulons-nous nous asseoir? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

dont, sans cette précaution, beaucoup d'endroits seroient inintelligibles. *(Note de Poinsinet.)*

ISMENE, à l'Abbé.

Ah, Ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de sa façon.

ISMENE, à part.

Je suis déjà morte. (Haut.) Monsieur, nous la lirez-vous toute entière?

DAMON.

Mais... comme il vous plaira, Mesdames.

ISMENE.

C'est qu'une Tragédie, je crois, est bien longue; cela pourroit vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, Mesdames: on oublie aisément ses peines, quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer... (On s'assied.)

ARAMINTE, à Ismene.

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher Abbé?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais... c'est vous, Mesdames, qui êtes de la derniere barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée!... A

peine puis-je parler... (Il tousse.) Vous voyez... J'ai passé la moitié de la nuit chez une jeune Duchesse, où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opéra et six Romances... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire, que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins pour chanter, faudroit-il une guitare.

(Lisette sort.)

CIDALISE.

C'est malice toute pure : les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMENE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma Tragédie...

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des Dames.

ISMENE.

Ce n'est point en ce moment, où votre complaisance...

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Mesdames, je connois Monsieur l'Abbé; il ne chantera point, vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entends quelqu'un : seroit-ce déjà le Marquis.

SCÈNE VIII

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MÉDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ

LISETTE.

C'est votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre, j'en suis ravie, qu'il entre. Venez; je vous sais bon gré de ne pas m'abandonner. Ismene, je vous demande votre confiance pour Monsieur.... Un fauteuil, Lisette... Ce cher Docteur! c'est qu'il est bien moins mon Médecin que mon ami. C'est par attachement qu'il me traite; et dans ma derniere migraine, il ne m'a pas quittée d'une minute.

LE MÉDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre.... Toutes vos santés, Mesdames, me paroissent assez belles?

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, à part.

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, à Ismene.

Vous croyez aux Médecins, Madame?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante?

LE MÉDECIN.

Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire? Oh! nous en viendrons à bout, Madame... Voyons... Justement... l'estomac délabré... et l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MÉDECIN.

Crachez-vous[1]?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

1. « Na. Sçavoir si cela ne fera pas un mauvais effet. » (Note marginale du manuscrit). Suivait une petite dissertation sur les trois manières de cracher, fort drôle, mais qui est bâtonnée.

LE MÉDECIN.

Tant-mieux. Poursuivons... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MÉDECIN.

Je l'aurois gagé..... Allons, allons; il faut prendre un parti sérieux: il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon!

LE MÉDECIN.

Oui, Monsieur, c'est un spécifique divin que, depuis deux ans, je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisoient usage, pouvoient convenir à leurs santés robustes et grossieres; mais aujourd'hui tout doit être soumis aux lois de notre délicatesse et de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomac d'une jolie malade avec du miel aërien, qui ne purge que par indigestion?

L'ABBÉ.

Oserois-je vous demander, Monsieur, ce que c'est que du miel aërien?

LE MÉDECIN.

C'est de la manne, Monsieur l'Abbé, c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux

drogues antiques; mais avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant!

DAMON, à part.

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE MÉDECIN, à Ismene.

Et vous, Madame, pour lier connoissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMENE.

Mais, vraiment, oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMENE.

Sans doute : ne me connoissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, à part.

Je n'y tiens plus.

(L'Abbé se leve, se promene, ouvre des Livres de Musique, prend une Guitare.)

LE MÉDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame, doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts.... M'y voici... Quelques éblouissemens.... des impatiences de fibres.... vapeurs que tout cela, vapeurs.... le fluide nerveux que la chaleur électrise.... des nerfs

qui se crispent.... une sorte de spasme... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange?

ISMENE.

Toujours.

LE MÉDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise de vous voir un peu assiduement, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, à Lucile.

Le ridicule personnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, en se levant.

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, Mesdames...

ARAMINTE.

Ah! de grace, Monsieur Damon, quartier. Laissez-nous jouir du cher Docteur.

DAMON, à part.

J'enrage! où me suis-je fourré?

LE MÉDECIN.

Et vous, belle Cidalise?

CIDOLISE.

Je ne suis guere mieux.

LE MÉDECIN.

Je le crois. C'est contre mon avis que vous avez

fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Mesdames; depuis que votre petit Chirurgien s'est donné le renom d'un joli saigneur, il vous fait tourner la cervelle... Je devrois pour vous punir, vous abandonner à sa lancette inhumaine, vous laisser épuiser jusqu'au blanc : mais vous êtes si intéressante! Voyons ce pouls; il est fréquent, mais égal : l'appétit, je parie, modeste, mais franc; et le sommeil rare, mais doré. Je ne vous conseille pourtant pas de vous tranquilliser sur ce prétendu bien-être : il faut du régime, de l'exercice et de la petite diete... A vous, mon aimable Demoiselle.

LUCILE.

Oh! Monsieur, je me porte très-bien.

LE MÉDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh bien! n'allez-vous pas faire la ridicule, quand Monsieur le Docteur a pour vous des complaisances?

LE MÉDECIN.

Il suffit : ne chagrinons point cette chere enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirois prudent de prévenir les effets par de petits calmants, par quelque

préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, Monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devoit consacrer ses lumières qu'à soulager, ou du moins, consoler la foible Humanité; mais vos savans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laissez-nous attendre les maux : nous n'aurons que trop-tôt recours aux remedes.

LE MÉDECIN.

Voilà précisément ce que pense un peuple de Médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, Monsieur, mais moi, j'étudie le caractère, la tournure d'esprit de mes malades; je prévois les accidens, et j'aime mieux préparer, et même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, et vous rendre en huit jours une santé grossiere dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement un étrange politique!

L'ABBÉ, préludant.

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons-nous.

DAMON, lisant.

Tant mieux... Scène premiere.... HIDASPE.

Du centre des déserts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, l'interrompant.

Paix donc : l'abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ, chante[1].

Seroit-il vrai, jeune Bergere,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MÉDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Sur-tout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment! est-ce que j'ai chanté?

ISMENE.

Oui, par distraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne; la bizarrerie est l'apanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'osai découvrir ma flamme,
J'attendois un sort plus heureux;
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux?

1. On peut chanter ce Couplet et les deux qui suivent, sur les Airs : *Pour passer doucement la vie,* ou *Tu croyois en aimant Colette,* etc. etc. (Note de l'édition de 1770.)

Amour, dans ses bras tu reposes;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses;
Je te cherche encor dans son cœur[1].

ISMENE.

L'air est charmant.

LE MÉDECIN.

Expressif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous? Ce n'est en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il est de vous?

L'ABBÉ.

Oui, Mesdames.

DAMON.

Les paroles?...

L'ABBÉ.

Eh bien, là, sincèrement, qu'en pensez-vous?

DAMON.

Ma foi, je les trouve assez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monsieur, n'est pas de votre avis; et quand je les ai composées.....

1. Cette Chanson est, ainsi que la Romance du *Sorcier*, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier *Zappi*. *(Note de Poinsinet.)*

ARAMINTE.

Comment? Elles sont aussi de vous? Mais il est universel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur n'a pas daigné saisir l'union intime, le tour de chant, la phrase musicale..... Je vais recommencer.

LE MÉDECIN, se levant.

Je suis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à souper?

LE MÉDECIN.

Est-ce que cela m'est possible? Je cours au Marais; les insomnies y sont fort à la mode : de-là au Fauxbourg Saint-Germain, où règnent les petites fièvres. J'ai vingt santés à consulter. En vérité, quand je songe à toutes mes courses, le sort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphise.

ARAMINTE.

Décidément?

LE MÉDECIN.

Oui; cela est fini. Elle s'est entêtée d'un certain Empyrique..... Je vous conterai quelque jour son aventure. Adieu, Mesdames. (A Araminte.) Du régime, je vous en prie. (A Ismene.) Je serai demain à vos pieds. (A Cidalise.) De grace, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (A Lucile.) Bon jour, ma belle poulette. (Aux hommes.) Messieurs, je vous salue. (Il sort.)

SCÈNE IX

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ

DAMON.

Je puis espérer qu'à présent....

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, Monsieur Damon.

L'ABBÉ, à part.

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (Haut.) Mesdames, vous m'excuserez.

ISMENE.

Comment?

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connoître en Tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à Monsieur : nos goûts diffèrent, les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entiere, mon cher Abbé; mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la complaisance d'accompagner ma fille à son clavecin; je ne la crois pas curieuse des grands Poëmes. Le Baron, qui ne peut tarder à revenir, seroit charmé de

vous entendre, et Lucile apprendroit de vous quelque jolie Romance.

(L'Abbé salue Araminte, baise la main d'Ismene, et présente la sienne à Lucile, après avoir dit :)

L'ABBÉ.

Il suffit que cela vous plaise, Madame : il n'est rien que je ne vous sacrifie. Je vous suis, Mademoiselle.

LISIDOR, à Lucile.

Que ne puis-je vous accompagner! (Lucile sort avec l'Abbé; Lisette les suit.)

SCÈNE X

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, ensuite LISETTE

ISMENE.

Eh bien! ai-je tort de protéger l'Abbé? Est-il rempli de complaisance?

ARAMINTE.

J'aimerois bien qu'il en manquât chez moi! Ah! çà, rien ne nous occupe. A vous, Monsieur Damon.

DAMON, prenant la main de Lisidor qui est distrait.

Suivez-moi, Monsieur, s'il vous plaît; le titre de ma Tragédie est CYRUS, fils de Cambise. Vous savez, Mesdames, que le Tyran Astyage...

ISMENE.

Mais, puisque Monsieur veut nous lire, ma toute bonne, si nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment?

ARAMINTE.

N'est-ce pas à vous à commander chez moi? Lisette, allons vite, une table. (Lisette arrive, et fait apporter une table.)

ISMENE.

Lisidor, je crois, n'est pas joueur; il écoutera mieux, et nous ferons un Tri [1], nous autres, pendant que Monsieur Damon lira sa Tragédie.

DAMON, à part.

Ah, Ciel! je n'en puis revenir. (On dispose la table.)

CIDALISE.

C'est on ne peut mieux imaginé. Tu sais, ma chère, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Mesdames, est-ce bien sérieusement?

ISMENE.

Oui... Vous allez voir... Cela ne dérange rien; au

1. C'est le jeu de l'Hombre à trois, et à neuf cartes par joueur.

contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidalise et moi... Vous, allez vous mettre ici... (Elle dispose une chaise, qu'elle place au coin de la table, qui doit être au côté gauche du Theatre.) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins distrait.

LISIDOR, à part.

Voilà des Auditeurs bien attentifs!

DAMON, à part.

Non, je ne sais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe... (Il remet son cahier dans sa poche.) Adieu, Mesdames, c'est moi qui craindrois de vous distraire de vos grandes occupations... J'en aurois du regret... Et... je suis votre serviteur.

(Il sort.)

SCÈNE XI

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant.

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur?

ISMENE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragédie de Monsieur?

CIDALISE.

Je la crois détestable.

ARAMINTE.

Cela ressemble à tout, on n'a pas le sens commun.

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien récompensé des soins qu'il prend pour vous plaire, et de la jolie chanson qu'il vous a jadis adressée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez sa conduite ?

LISIDOR.

Oh ! point du tout, Madame; je suis chez vous, je pense qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conseiller..... Le cœur n'est-il pas la surfavorite?

SCÈNE XII

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, jouant;
LISIDOR, tantôt derriere le fauteuil d'Araminte, tantôt se promenant:
LE MARQUIS, qui se place à la droite d'Ismene...
La table est à la gauche du Théatre.

LE MARQUIS, dans la coulisse.

Oui, oui, j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CIDALISE.

C'est le Marquis.

ISMENE.

C'est lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival. (Le Marquis entre.)

CIDALISE.

L'étourdi ! Pourquoi venir si tard ? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un Réversis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mesdames, on arrive quand on peut. Il est pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Aussi, suis-je anéanti... (A Lisidor.) Monsieur, je vous salue. Mais vous êtes bien seules, Mesdames. Oh ! voilà qui est décidé : je termine dès demain ma satyre contre les bals. En honneur, c'est un attentat contre la vie des Citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les suivre tous ? Pourquoi déranger sa santé ?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on fasse ? Faut-il se résoudre à passer pour un Anachorette, un ridicule, un sage ? Vraiment, la santé se délabre : il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à se soumettre à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avoit une santé, pourroit-on soutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuser à Paris ?

ISMENE.

Il a raison... Allons, voyons pourtant : ce sera en pique, le Roi de trefle.

LE MARQUIS.

A propos, dites-moi donc ; je viens de rencontrer le bel esprit Damon : il m'a paru d'une humeur sanglante. J'ai d'honneur cru que c'étoit à moi qu'il en vouloit.

CIDALISE.

Il venoit nous lire toute une Tragédie... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel !

ARAMINTE.

Je te la cede. J'avois pourtant un assez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit sûr.

ISMENE.

De grace, point de conseils. (Pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Ismene, et lui présente du tabac.)

ARAMINTE.

Ne crains rien ; je suis d'un guignon décidé... Le Roi de carreau..... Pour revenir au petit Damon, il s'est avisé de prendre de l'humeur, je ne me souviens plus sur quoi ; et tout en grondant, il nous a débarrassées de sa personne et de son ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah ! je respire. Le dénouement n'est pas malheureux. « Mais ne vous exposés donc plus à ces sortes d'événemens[1]. » Est-ce qu'on fait de ces especes-là sa société ? Il est des Gens de Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié; mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le soir, oui le soir, on en rassemble une couple : on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent; cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres ou sur nos navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrément de les saluer le lendemain en Public; mais on a ri, et cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien. Il faut savoir brusquer la fortune, mais vous me ressemblez : vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

1. La phrase entre guillemets manque à l'édition de 1764.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et quelle est celle-ci ?... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connoissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches : c'est un coquin... je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scene. Il s'est avisé de couper un triste berlingot, dans le fond duquel s'enterroit je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé la glace, a prétendu que je devois connaître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connois guères que celles du Roi et les miennes. Je descends de ma voiture, il m'imite ; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, et mon hibou tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage, en m'annonçant qu'il s'alloit plaindre.

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monsieur, pourroit devenir sérieuse : il seroit de la prudence de prévenir....

LE MARQUIS.

Oh ! parbleu ! qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, à part.

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon Rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je ? ce cher métier est encore monté ? ce fauteuil n'est point fini ? Mais à quoi tuez-vous donc

le temps? Oh! cela prouve bien qu'il y a long temps que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh! oui; il vous sied bien de parler d'ouvrage! vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez des airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Aussi fais-je; mais peu vous importe, pourvu que vous grondiez, que vous fassiez aux gens une petite moue, que vous savez bien qui vous rend plus charmante encore... Tenez, vous ne ménagez point vos amis; c'est votre défaut, Ismene; eh bien! je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe sérieusement.

LISIDOR, à part.

La belle occupation!

LE MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous surpassez la maitresse en beauté; je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant; mais au moins suis-je jaloux de l'égaler en complaisance comme en courage. Si je vous prouvois que je n'ai cessé ce matin de travailler à votre ouvrage, en raisonnant avec mon Avocat; que je le porte toujours sur moi....

ISMENE.

Bonne plaisanterie!... Donnez-moi Spadille[1].

1. L'as de pique.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue. Tenez, tenez. (Il tire différentes choses de sa poche, enfin un sac à ouvrage.) Non, ce n'est pas cela : ce sont les jarretieres de Lise, les nœuds de Chloé.... Ah ! bon : voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois-je ? avec le sac ! il est charmant. (Aux femmes. Vous permettez ? Comment ! un étui, des ciseaux, des aiguilles !

LE MARQUIS.

Oh ! rien ne me manque.

CIDALISE, jettant son jeu.

Cela est rebutant. En vérité, Monsieur le Marquis, vous êtes très aimable ; mais vous pourriez attendre la fin de la partie ; on ne peut s'occuper de son jeu et vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon, de l'humeur ! Allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable ! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (Il enfile une aiguille.) C'est une chose assez particuliere.

ARAMINTE.

Comment donc ?... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connaissez bien le Comte d'Orvigni ?

CIDALISE.

Oui vraiment... Nous en sommes aux tours doubles.

LISIDOR.

Quoi ! cet ancien Militaire, cet homme respectable ?

LE MARQUIS.

Justement..... Eh bien ! il est mort.

ISMENE.

Cela est incroyable... Je demande...

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me désolez... Voilà mon Roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le souper qu'il devoit nous donner.

LISIDOR.

Il étoit votre intime ami, Madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui : vous m'en voyez pénétrée... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le temps de mettre le moindre ordre dans ses affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai sans prendre... Cela est cruel, Marquis... Le coup est assez beau... Sa pauvre Veuve... C'est en cœur, Mesdames.

ISMENE.

En favorite : nous voilà ruinées... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute... Spadille... Mon cher Marquis... Manille [1]... Il m'a rendu de très grands services... Valet, Dame, et Roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conseillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'est tout simple... Doucement, j'ai baste [2] et encore une main.

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans.... J'aurois gagé pour la volte... Marquis, vous m'avez serré le cœur... Il me revient encore deux fiches.

1. La seconde triomphe, qui est la dernière carte de l'ordre naturel dans la couleur où l'on joue.
2. L'as de trèfle.

SCÈNE XIII

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE

LISETTE, accourant.

Ah ! Madame ! votre Serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon Serin privé ? Juste Ciel ! Eh vîte, suivez-moi, Lisette. (Elle sort avec Lisette.)

ISMENE.

Comment ! elle nous quitte !... Mais cela est unique ! En vérité, ma bonne, notre chère Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet Oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh ! vous ne la connaissez pas. Si vous l'aviez vue, comme moi, à table, entourée de Chats, de Chiens, de Singes, de Catacouas, elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage avec eux son assiette... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, Monsieur, d'être de ce nombre. (A part.) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, et ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du baron, et le cœur de Lucile. (Il fait une révérence qu'on lui rend, et sort.)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage ?

ISMENE.

Passablement.

LE MARQUIS se leve et va à la table.

On m'a dit qu'il se donnoit les airs d'être mon rival : par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne saurois m'accoutumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper ? Si nous faisions un tour de Boulevard ?

CIDALISE.

Cela n'est gueres décent que la nuit ; on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS ayant pris la place d'Araminte.

Oui, les Fantoccini... Oh ! ils sont divins, étonnans ; moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMENE.

Ah ! çà, nous voilà seuls. De bonne-foi, Marquis, comment conduisez-vous la grande Comtesse ?

LE MARQUIS.

Quoi! vous n'êtes point au fait!... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement?

LE MARQUIS.

Pouvois-je y tenir? C'est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudroit toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu! je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était sa folie... le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez!

LE MARQUIS.

Non; Madame a la manie d'être épousée.

ISMENE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable; et il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoise de Lucile, pour la préférer.

LE MARQUIS.

Moi de l'amour, des passions! Ah! parbleu! vous ne me connoissez guere. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou; oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure; cela ne marquera point trop dans le monde, et ses soixante mille livres de rente... Ah! ma chere Ismene, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de

chiens, de valets! laissez, laissez faire. Oh! je sais bien ce qu'il me faut.

CIDALISE.

Vous n'y pensez pas vous-même, si c'est l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas absolument... vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi : mais en vérité, la vie que je mene m'accable; la multiplicité des aventures m'excede. Savez-vous, Mesdames, qu'il faudroit être de fer pour résister aux fatigues de vous faire sa cour? Toujours des assiduités, des soins, des rendez-vous; c'est à ne pas finir. Du moins, quand on est marié, on se tranquillise, on demeure chez soi, on y reçoit ses amis dans sa robe de chambre, on s'y fait soigner par sa femme.

CIDALISE.

C'est une raison de plus pour retourner à la Comtesse; elle est d'un âge convenable, et, sans vous mésallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui surpasse de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez : oh! je ne me suis brouillé qu'après avoir pris là-dessus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'est vous-même, qui, je crois, êtes le seul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle est devenue l'unique héritiere de son oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à présent, à la réputation de jolie femme, celle de femme très-opulente : aussi le petit Chevalier lui fait-il assiduement sa cour.

LE MARQUIS.

Écoutez donc, Mesdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudroit ravir la Comtesse! Oh! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues, et tout bonnement, je serois tenté de rendre Lucile à son Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela seroit peut-être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La Comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite! Oh, parbleu! je lui apprendrai à mieux choisir ses moments. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, et vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la Comtesse est jolie femme; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tâchez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera : ces Bourgeoises se formalisent de la plus petite chose! voyez, calmez-la. Lisidor est un galant homme : je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte : j'en suis honteux, désespéré; mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant, et tous mes regrets, et mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

SCÈNE XIV

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LE BARON
LISETTE ET LISIDOR arrivent un instant après.

ARAMINTE.

J'ai retrouvé mon serin; je vous ai quittées bien brusquement, j'en conviens; mais vous connoissez ma sensibilité.

ISMENE.

Aussi ne songeons-nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs se succedent : Lisidor et le Baron me suivent. Je suis persécutée de tous côtés.... Mais où est donc le Marquis?

ISMENE.

Tu ne le croirais pas? Il est allé reprendre les fers de sa belle Comtesse, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail : mais dans

ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire est de pourvoir ta fille, et de ne plus penser au plus étourdi et au plus inconséquent de tous les hommes.

SCÈNE XV

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE

LE BARON.

Oh çà, ma chere Araminte, voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour Monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; et je vous déclare que je me brouille à jamais...

ARAMINTE.

Vous arrivez très-à-propos, Monsieur; j'avois à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entends-je? Quel bonheur!

LE BARON.

Et votre Marquis?...

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service, en m'apprenant ce que je dois penser de tous les gens de son espece. Soyez

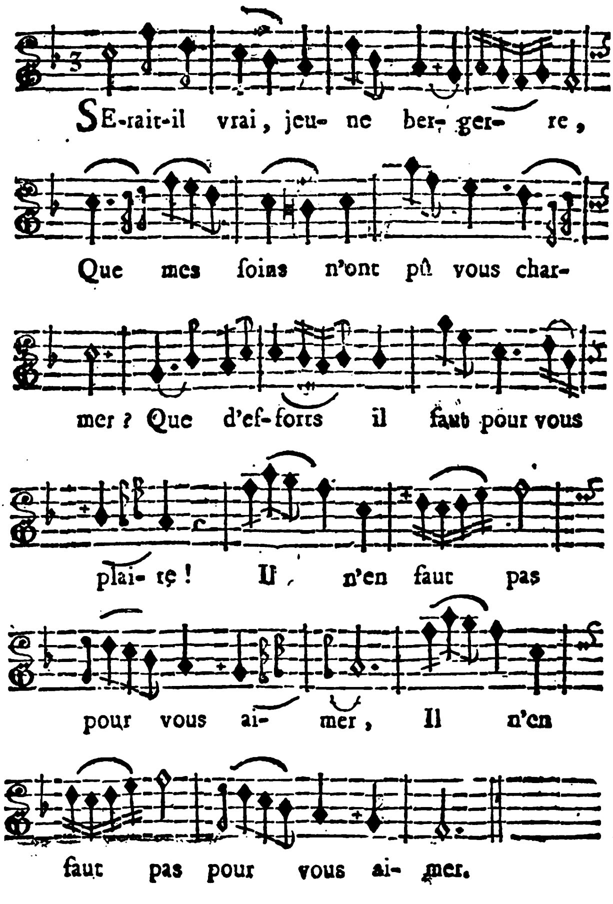
heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent sympathiser avec les vôtres, et que, tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chere Araminte; je crois vous deviner, et j'en suis enchanté! Oui; j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fille, songeons au nôtre, et terminons, par un arrangement solide et raisonnable, tous ces petits événemens, qui sont le vrai tableau d'une Soirée à la mode.

FIN

VAUDEVILLE.


SE-rait-il vrai, jeu- ne ber- ger- re,
Que mes soins n'ont pû vous char-
mer ? Que d'ef- forts il faut pour vous
plai- re ! Il n'en faut pas
pour vous ai- mer, Il n'en
faut pas pour vous ai- mer.

Seroit-il vrai, jeune Bergere,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

Quand j'osai découvrir ma flame,
J'attendois un sort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux? bis.

Amour, dans ses bras tu reposes;
De son teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu sur son sein de roses;
Je te cherche encor dans son cœur. bis.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice Chancelier, *le Cercle* ou *la Soirée à la mode*, *Comédie,* et je crois que cette Piece, pleine d'esprit et de gaieté, plaira autant à la lecture qu'elle a réussi au Théatre. A Paris, ce 20 Septembre 1764. MARIN [1].

1. C'est le fameux censeur, le *maringouin* du *Barbier de Séville.*